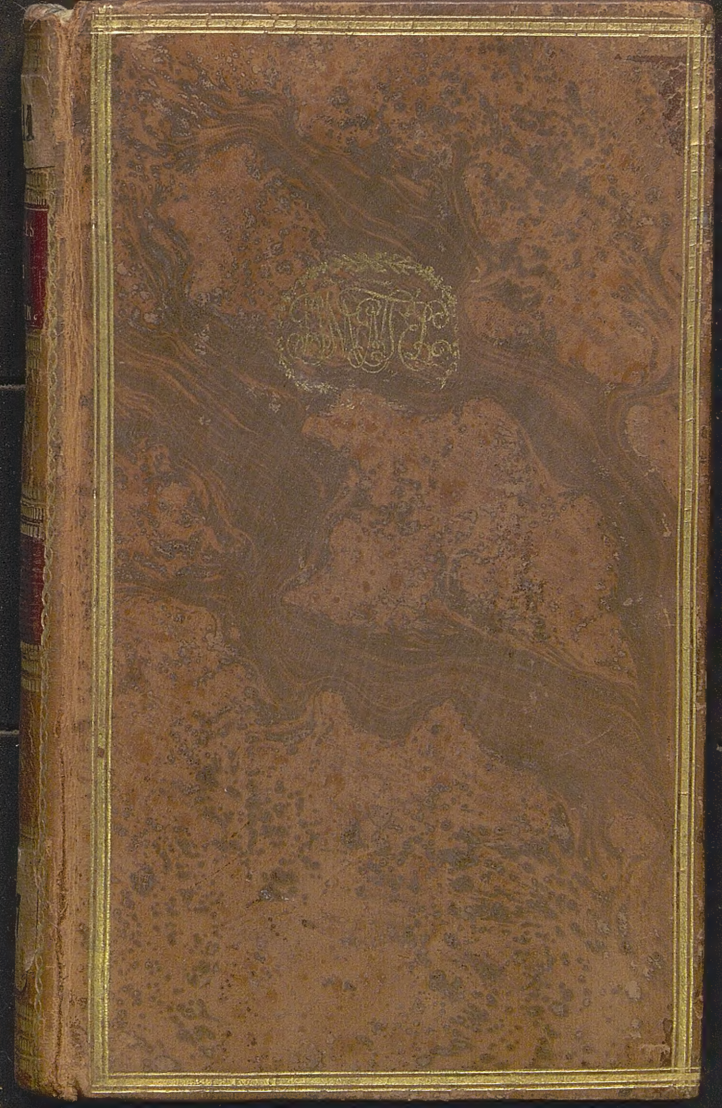
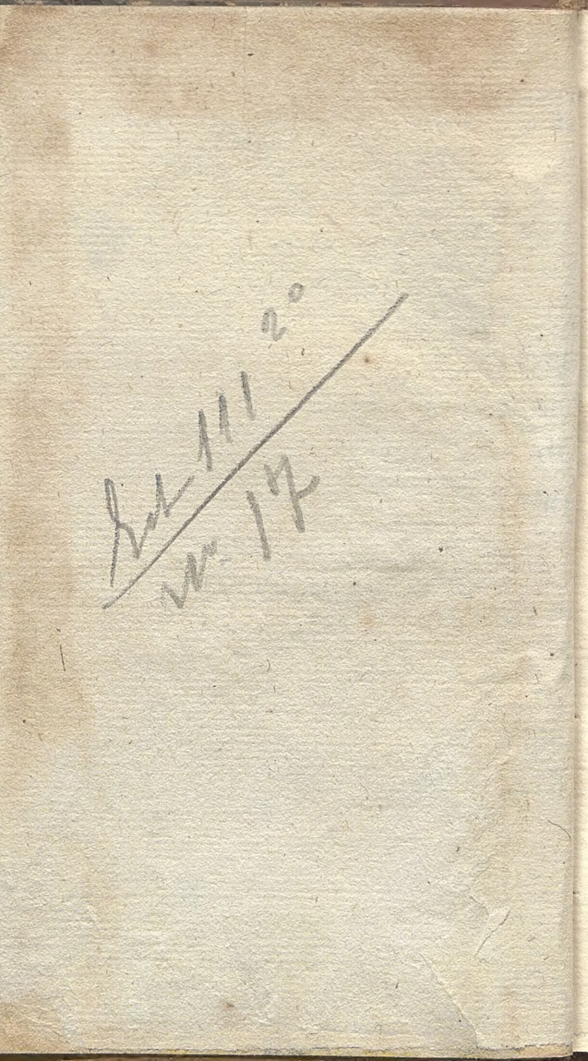






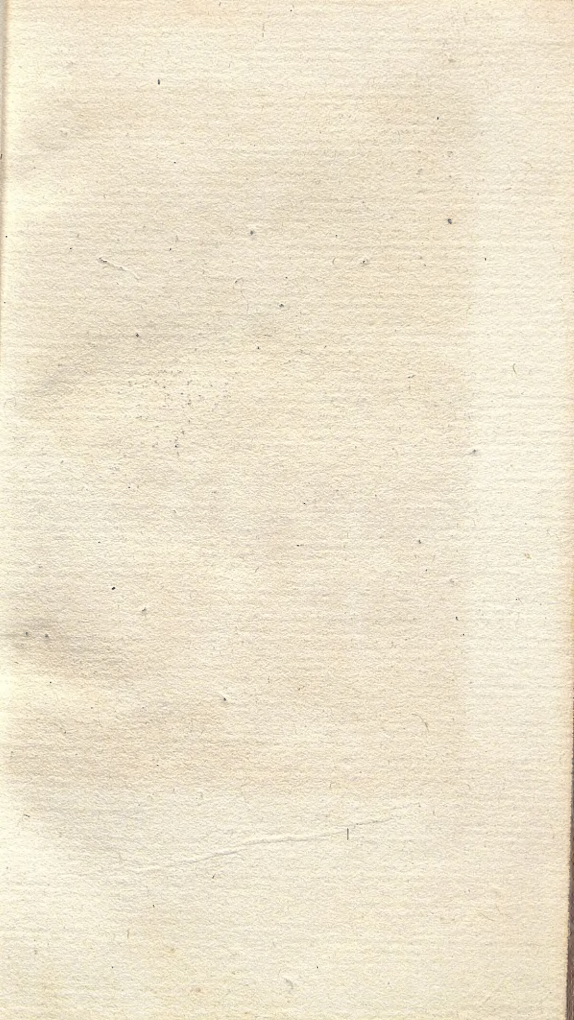


ŒUVRES COMPLÈTES

DE

BERQUIN.

TOME DIX-SEPTIÈME.





Mon ami attendez un moment, je vous en conjure.

C. Monnet inv. del. Delignon sculp.



L'AMI
DES
ADOLESCENS,

TRADUCTION LIBRE DE L'ANGLAIS,

PAR BERQUIN;

MIS EN ORDRE

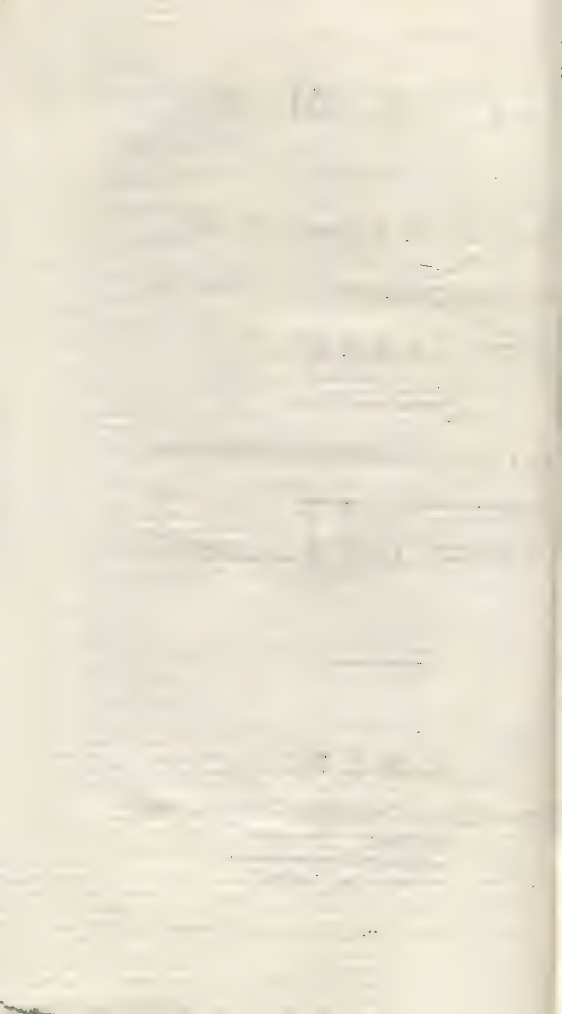
PAR J. J. REGNAULT-WARIN.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802.)



CHARLES SECOND,

DRAME EN CINQ ACTES.

Imité de l'allemand de M. STÉPHANIE.

PERSONNAGES.

CHARLES (STUART) II.
Le comte de DERBY.
Lord WINDHAM.
Ladi MARIE, *sa mère.*
Ladi SOPHIE, *sa femme.*
HENRI, *son fils.*
ÉLIZABETH, *sa fille.*
CROMWELL, *général.*
LUKE, *capitaine.....* } *de l'armée du parlement.*
PEMBEL, TARGOL, } *soldats..*
POPE, THOMAS, JACQUES, } *domestiques du lord Windham.*

PRÉFACE.

Le parti que Jacques Ier, roi d'Angleterre, avoit embrassé dans la querelle des évêques et des presbytériens, avoit irrrité violemment ceux-ci, qui profitèrent de quelques abus d'autorité de l'administration pour soulever ouvertement le peuple contre Charles Ier, son fils et son successeur. Les presbytériens ne vouloient qu'anéantir l'épiscopat, et diminuer l'autorité royale. Les indépendans, nouvelle secte qui se forma dans le sein de la première, aspiroient à renverser le trône pour établir une république. Cromwell, qui s'étoit d'abord également servi des uns et des autres pour satisfaire ses vues ambitieuses, s'étoit enfin déclaré pour les indépendans. Après avoir rempli le parlement

et l'armée de personnes dévouées à sa fortune, ou dupes de son hypocrisie, il eut l'audace exécrable de faire condamner juridiquement son roi à périr sur un échafaud. Les presbytériens, qui se voyoient le jouet de ses artifices, n'osoient cependant se soulever contre l'autorité qu'il avoit usurpée. Ceux d'Ecosse, plus hardis, appellèrent le fils aîné de Charles Ier, qui s'étoit réfugié en France, et le reçurent, en lui imposant des conditions très-rigoureuses. Cromwell aussitôt s'avança dans leur pays, et gagna sur eux la fameuse bataille de Dumbar, le 3 septembre 1650.

Les hostilités, interrompues par l'hiver, recommencèrent l'année suivante. Charles II, proclamé roi par les Ecossais, mais indigné de la servitude dans laquelle ils le retenoient, prit le parti de quitter l'Ecosse, où Cromwell étoit venu le poursuivre, et d'entrer en Angleterre

avec une armée de quatorze mille hommes, dans l'espérance de la voir grossir des presbytériens anglais et des partisans secrets de l'autorité royale. Cromwell ne lui laissa pas le temps de recevoir ces secours; il le suivit à grandes journées, l'atteignit avec des forces supérieures dans la ville de Worcester, et détruisit entièrement l'armée écossaise. Après avoir combattu vaillamment jusqu'aux dernières extrémités, Charles eut à peine le temps de se sauver avec une suite de cinquante hommes.

Les embarras dans lesquels il se trouva après sa défaite, obligé de se travestir sous les plus vils déguisemens pour échapper aux soldats que Cromwell avoit envoyés sur tous les chemins; les témoignages de fidélité qu'il reçut du comte de Derby, compagnons de sa fuite, du lord Windham, et de tous les domestiques de ce seigneur, qui le tinrent ca-

ché, malgré les peines rigoureuses prononcées par le parlement; le fanatisme des partis qui déchiroient l'Angleterre; l'état déplorable de la nation dans ces temps orageux, présentent une foule de situations attachantes et de tableaux instructifs, que l'on a tâché de réunir dans ce drame. Les traits principaux sont toujours fondés sur la vérité historique, ainsi que l'on pourra s'en convaincre en consultant l'histoire de la maison de Stuart, par Hume, tomes III et IV, et les élémens de l'Histoire d'Angleterre, de M. l'abbé Millot, tomes II et III.

La fuite du roi offrant une suite de rencontres, d'aventures et d'intrigues du plus grand intérêt, que l'on n'a pu faire entrer dans la marche du drame, j'espère que mes jeunes amis ne seront pas fâchés d'en trouver les détails dans le volume prochain, à la suite des deux derniers actes.

L'AMI DES ADOLESCENS.

CHARLES SECOND, DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une forêt. Il n'est pas jour encore.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, *vêtu de simples habits de paysan, est caché dans le feuillage d'un chêne;* le comte de DERBY, *déguisé sous le même habillement, sort du milieu des broussailles, et s'avance vers le roi.*

Le comte de DERBY.

SIRE, le temps n'est pas encore venu de quitter votre retraite. Les soldats du parlement continuent de rôder autour

de la forêt. Nous pourrions, à chaque pas, tomber entre leurs mains.

CHARLES.

Derby, je me sens assez de courage pour résister à ma douleur; mais tout mon corps est brisé de fatigue et de souffrances. J'ai déjà passé vingt heures dans cette situation déplorable. Il m'est impossible de la supporter plus long-temps.

DERBY.

Sire, je vous en conjure, souffrez ces incommodités passagères, plutôt que de devenir la proie de vos ennemis. Ils seroient impitoyables. Notre malheur, en les enivrant de leurs succès, n'a fait qu'irriter leur barbarie : elle se déchargeroit toute entière sur vous. Bientôt, je l'espère, nous irons chercher un asyle plus commode et moins dangereux.

CHARLES.

Le soleil ne doit pas tarder à paroître. Si les ténèbres vous ont semblé si peu favorables pour nous sauver, la lumière du jour nous sera bien plus contraire.

Et comment pourrai-je attendre la nuit prochaine dans l'état où je suis ? L'ame s'arme en vain de ses forces, quand le corps perd les siennes.

DERBY.

Je sens doublement tous les maux que vous devez souffrir. Je voudrois vous les épargner au prix de ma vie ; mais la destinée est au-dessus de nos volontés. Elle impose des lois ; le courage est de s'y soumettre. Je m'immolerois moi-même pour vous conserver ; cependant, vous l'avouerai-je, sire, il m'en coûteroit moins de vous perdre ici sous mes yeux, que de vous voir tomber en la puissance des rebelles pour orner leur triomphe insolent. J'entends venir des soldats. Dérobez-vous à leurs regards. Dès qu'ils seront passés, je reviendrai près de vous. (*Il retourne dans les broussailles.*)

CHARLES.

Eh bien ! fidèle Derby, je suivrai tes conseils. Je saurai souffrir, dût l'épuise-

ment de mes forces me faire tomber sans vie au pied de cet arbre. (*Il se cache entre les branches.*)

SCENE II.

TALGOL, PEMBEL, *soldats de Cromwell.*

TARGOL.

Ne seroit-il pas mieux de nous reposer ici jusqu'au jour?

PEMBEL.

Pourquoi s'arrêter? nous serons bien plus à notre aise, les coudes sur la table, dans la première auberge.

TARGOL.

Prends les devants, si tu veux. Tout le monde est encore dans le sommeil. Au lieu d'aller perdre mon temps à frapper aux portes, je vais m'étendre ici. (*Il se couche sous le chêne où le roi se tient caché.*)

PEMBEL.

Du haut de cet arbre, tu pourrois voir le jour prêt à poindre là-bas entre les collines. Entends-tu les premiers chants du coq, le réveille-matin du paysan? Nous trouverons toutes les maisons prêtes à s'ouvrir. Allons, lève-toi, marchons.

TALGOL.

Ce que j'ai une fois résolu, je l'exécute.

PEMBEL.

Il ne tiendroit qu'à moi d'en dire autant, et il faudroit nous séparer. Je ne change pas plus que toi dans mes résolutions; ma barbe le témoigne. Jusqu'à ce que Stuart soit entre nos mains, j'ai juré que le rasoir n'y toucheroit pas. Vois comme elle est déjà longue.

TALGOL.

Une barbe est plus facile à supporter que la fatigue.

PEMBEL.

N'as-tu pas de honte d'être fatigué, dans une poursuite qui peut faire ta fortune.

TALGOL.

Je n'en voudrois pas à ce prix.

PEMBEL.

C'est que tu n'es pas encore tout-à-fait éclairé. Je puis te prouver, moi, qu'il est impie à des élus de se laisser abattre par un peu de lassitude, lorsqu'il s'agit des ordres du ciel.

TALGOL.

Il ne m'a rien ordonné. Je n'ai pas juré par ma barbe de livrer Stuart. S'il faut le dire, quel droit avez-vous sur lui ?

PEMBEL.

Le droit de la bonne cause. Comment un profane peut-il dominer sur les élus? Nous marchions hors des voies du ciel. Il nous a donné, dans sa colère, un tyran armé d'une verge de fer. Maintenant que nous sommes éclairés, il nous donne la puissance de briser la verge dont il nous a châtiés si long-temps.

TALGOL.

Je dirai toujours que c'est une injustice

tice de nous ôter les rois que Dieu nous a donnés.

PEMBEL.

Dieu ne veut de roi que lui-même pour gouverner son peuple. Il ne veut de spectacle que toute l'armée en prières. Voilà ce qui nous a fait avancer dans le bon parti.

TALGOL.

Beaucoup trop loin. Passe pour extirper l'épiscopat et le papisme; je ne m'étois armé que pour cela. C'est dans ce grand dessein que nous vous avons pris pour auxiliaires; mais vous avez si bien fait que vous nous avez ravi le pouvoir, et vous l'exercez selon vos erreurs. Vous avez déjà fait mourir votre roi. Il vous en coûtera cher.

PEMBEL.

Tu n'as qu'à entendre Cromwell. Il t'apprendra ce que tu dois penser. Voici ce qu'il a dit: « Lorsque je voulus parler » pour le rétablissement du roi, je sentis » ma langue se coller dans ma bouche; » réponse manifeste du ciel, qui rejetoit

» le prince endurci ». Mais réponds toi-même, ce roi étoit-il digne de nous commander? n'avoit-il pas le premier attaqué votre parti?

TALGOL.

Oui, sans doute. Il vouloit asservir nos consciences à sa pensée.

PEMBEL.

Qui s'est d'abord élevé contre ces entreprises? n'est-ce pas vous?

TALGOL.

Ce n'étoit pas à lui qu'en vouloient nos armes, c'est à ses méchans conseillers.

PEMBEL.

Il en étoit inséparable. Leur laisser faire le mal, n'étoit-ce pas le faire lui-même?

TALGOL.

Il est vrai. C'étoit sa faute.

PEMBEL.

Et quel étoit votre objet?

TALGOL.

La liberté de nos ames.

PEMBEL.

Vous l'a-t-il donnée ?

TALGOL.

Non.

PEMBEL.

L'auriez-vous jamais eue, si le parlement ne vous eût soutenus ?

TALGOL.

Jamais, j'en conviens.

PEMBEL.

Et le parlement n'est-il pas la voix de la nation ?

TALGOL.

Sans doute, puisqu'il la représente.

PEMBEL.

C'est donc au parlement, c'est à la nation qu'il nous faut obéir, sur-tout quand nous en sommes si bien payés.

TALGOL.

Tes raisons commencent à me paroître plus fortes.

PEMBEL.

Vois comme tu étois aveuglé. Dieu vouloit punir un tyran, et il vous a

d'abord choisis pour commencer sa vengeance. Il falloit d'autres instrumens pour la consommer, et nous sommes venus achever ce grand ouvrage. N'agissons-nous pas en société avec vous ? La bonne cause n'est-elle pas notre objet aussi bien que le vôtre ? Falloit-il souffrir un profane qui vouloit nous écraser, nous qui sommes enfans du Seigneur ?

TALGOL.

Je commence à voir.

PEMBEL.

Patience. La lumière va descendre encore plus sur toi. Débarrassés du premier tyran, pourquoi sommes-nous allés à main armée à Worcester ? N'étoit-ce pas dans la vue d'empêcher son fils de renverser les fondemens que nous avions établis pour la sûreté de nos consciences et de nos libertés. Le ciel n'a-t-il pas approuvé nos actions, par la victoire éclatante que nous avons remportée ? Stuart était venu contre nous avec une armée nombreuse. Ne l'avons-nous pas

chassé comme le vent chasse la paille légère? Quand Dieu parle, est-ce à nous de résister à sa voix.

TALGOL.

Tu as raison; il a fait éclater visiblement sa volonté.

PEMBEL.

Il demande que nos consciences soient pures. Stuart veut les souiller de ses erreurs; et nous pourrions cesser de le poursuivre?

TALGOL.

Le ciel nous en préserve. Le fils n'est pas encore assez lavé des impiétés de son père, pour commander à des élus comme nous le sommes. Nous devrions l'arrêter de crainte de désobéir nous-mêmes au Seigneur.

PEMBEL.

Peut-être aurions-nous eu déjà le bonheur de le prendre, si ton cœur, par ses doutes, n'eût offensé le ciel. D'autres, avec des cœurs plus dociles, nous auront enlevé ce bonheur. Nous

allons sûrement trouver Stuart près de Cromwell.

TALGOL.

Que me dis-tu ? Je ne me consolerois jamais de le voir arrêté par d'autres mains que les nôtres. Le coq chante encore. C'est un bon présage. Il faut partir, et chercher notre proie de tous les côtés. Je ne me sens plus de fatigue.

PEMBEL, *d'un air hypocrite.*

Si le ciel ne m'eût prêté de la patience et des lumières, tu ne serois pas encore éclairé. (*Ils partent.*)

SCÈNE III.

CHARLES, *un moment après qu'il les a vus s'éloigner.*

PERFIDE Cromwell ! voilà bien ton génie ! Ce n'est pas assez d'armer contre moi l'ambition par l'attrait du pouvoir, l'audace par la licence, et la cupidité par la rapine, tes lâches émissaires vont armer par le fanatisme l'ignorance et la

foiblesse. Ton hypocrisie fait descendre l'impiété du ciel même, pour étouffer dans les consciences les derniers sentimens de droiture. Je me plaignois des maux qui m'accablent : c'est sur mon peuple qu'il faut gémir. Il ne voit pas les fers que lui forge ta main scélérate. Je ne perds que ma couronne, et peut-être la vie, lorsqu'il perd la liberté, le repos, l'honneur et la vertu.

SCÈNE IV.

(*Le soleil est prêt à paroître.*)

CHARLES, POPE.

POPE, *en habit de messager; il s'arrête sous le chêne, et regarde le soleil levant.*

Un nouveau jour commence. Dieu de bonté, je t'implore. Que notre roi se dérobe encore aujourd'hui à ses persécuteurs. Daigne le prendre sous ta protection, et veiller sur sa vie. Il est assez de fidèles sujets pour soupirer après son rétablissement; mais il en est trop peu

pour oser s'armer en sa faveur. Il ne lui reste que toi pour le secourir. Grand Dieu! fais éclater ta puissance. Rends-lui sa couronne; rends-nous le repos et notre jeune roi.

CHARLES.

Je puis enfin compter un sujet fidèle. Je veux le voir et lui parler. (*Il écarte entièrement le feuillage, et se découvre.*)

POPE, *tournant de tous côtés la tête.*

J'entends du bruit, je crois. (*Il veut s'en aller.*

CHARLES *descend de l'arbre.*

Mon ami, attendez un moment, je vous en conjure.

POPE, *d'un air soupçonneux.*

Que faites-vous là?

CHARLES, *allant vers lui.*

Vous me paroissez un honnête homme.......

POPE.

Je le suis. Eh bien?

CHARLES.

J'aurais un service à vous demander.

POPE.

Qui êtes-vous d'abord ?

CHARLES.

Je suis un paysan fugitif des environs de Worcester. J'ai passé la nuit sur cet arbre pour échapper aux soldats du parlement, parce que je suis du parti royal. Je viens de comprendre, à votre prière touchante, que vous êtes du même parti. Voilà pourquoi j'ai osé vous appeler.

POPE.

Si vous dites vrai, vous n'avez rien à craindre de ma part. Mais qu'attendez-vous de moi ?

CHARLES.

A qui appartenez-vous ?

POPE.

Au lord Windham, qui demeure dans le voisinage.

CHARLES.

Windham ! J'ai entendu parler de lui.

POPE.

Eh bien, je l'espère. Il est vrai que ce que j'appelle *bien* est criminel aux yeux

du plus grand nombre; mais je lui dois toujours son vrai nom.

CHARLES.

Il m'est revenu que ce lord vivoit en paix à l'écart.

POPE.

Il est vrai; mais savez-vous pourquoi? Il servoit avec sa famille dans l'armée du roi décapité. A la bataille de Naseby il perdit son fils aîné, l'espérance de sa maison. Après la déroute de l'armée royale et la prise du roi, il vint dans cette contrée pour y pleurer le sort cruel de son maître. Il jure de ne point retourner à Londres avant que le peuple ne se fût soumis au fils du légitime souverain. Il tint rigoureusement sa parole. Depuis la malheureuse bataille, il n'a pas quitté son château.

CHARLES, *à part.*

Dieu soit loué! je trouve un asyle.

POPE.

Maintenant, dites-moi quel est votre dessein.

CHARLES.

Je voudrois vous prier de me conduire auprès de milord. Il sera touché de mes malheurs, et sans doute il ne me refusera pas une retraite de quelques jours dans sa maison.

POPE.

J'y retourne en ce moment. J'ai marché toute la nuit pour ses dépêches. Je vous emmenerois volontiers avec moi, si j'étois sûr que vous soyez du bon parti; car autrement il seroit inutile de vous présenter devant ses yeux. Vous vous étonnez peut-être de ce que j'ose découvrir avec tant de liberté ce que je pense. Mais, malgré toute la tyrannie du parlement, nous ne craignons pas de le dire, nous sommes trop foibles pour nous élever contre la rebellion; la force peut nous contraindre à rester en repos, mais non à trahir, ou même à déguiser nos sentimens.

CHARLES.

Je suis charmé de vous voir dans ces dispositions, Il y a près de vingt-quatre

heures que je me tiens caché sur cet arbre pour me dérober aux soldats de Cromwell. J'ai pleuré de larmes de sang la bataille de Worcester que nous avons perdue. Mon cœur est tout royal; et, quelle que soit ma destinée, jamais on ne me verra changer.

POPE.

Ni moi, ni mon maître non plus. Ah! cette funeste bataille nous a tous plongés dans la douleur. Que sera devenu notre jeune roi? O Dieu! qu'il soit encore vivant, et qu'il échappe à ses ennemis!

CHARLES.

Avez-vous appris de ses nouvelles?

POPE.

Aucune, si ce n'est qu'il erre dans la contrée avec un petit nombre des siens. Il n'auroit eu qu'à tomber la nuit dernière entre les mains du parlement! Mais non, j'espère que ma prière l'en aura préservé.

CHARLES.

Mon brave ami, il se trouveroit bien-

heureux

heureux de pouvoir reconnoitre un attachement si fidèle !

POPE.

Et qui sait s'il est en état de pourvoir à ses propres besoins ? Il est sans doute plus embarrassé que je ne le suis. Ce seroit à moi de l'aider du peu que je possède.

CHARLES, *avec un soupir.*

Ah ! tant de générosité ne peut manquer tôt ou tard de recevoir le prix qu'elle mérite.

POPE.

Que me parlez-vous de récompense ? Que l'Angleterre ait seulement son roi, je suis payé de reste. Mais si vous voulez me suivre, venez ; il est temps que je rentre à la maison.

CHARLES, *le retenant par la main.*

Encore un instant, mon ami. (*Il fait un signal.*)

POPE, *avec surprise.*

Que faites-vous ? je crois que vous êtes un traître ? Eh bien ! je ne démentirai pas ce que j'ai dit. Je n'ai ni femme

ni enfans; et ma simple personne ne vaut pas la peine que je m'en embarrasse. Ce n'est encore que trop d'honneur pour moi de périr sous la cognée qui a fait tomber la tête du roi et de tant de grands seigneurs. Faites venir votre bande; je n'ai pas à rougir, car je n'ai dit que la vérité.

CHARLES.

Non, mon ami; vous jugez mal de mes sentimens. J'appelle un compagnon de ma suite, qui s'est caché dans ces broussailles. Nous mettons en vous la plus entière confiance. Je n'aurois à souhaiter que de voir à toute l'Angleterre une manière de penser aussi noble que la vôtre.

SCENE V.

CHARLES, DERBY, POPE.

DERBY, *embarrassé.*

Que vois-je ?

CHARLES.

Rassurez - vous. Je veux suivre ce brave homme. Il appartient au lord Windham, qui ne demeure pas loin d'ici.

DERBY.

Milord Windham ! en sommes-nous si près ?

POPE.

Nous n'avons que pour une heure de chemin.

CHARLES.

Voyez-vous quelque danger à lui demander un asyle ?

DERBY, *avec des marques de respect.*

Non. Milord est un fidèle partisan du roi.

POPE.

Oui, par ma tête, il l'est; et qui pense autrement ne doit pas venir dans sa maison. Nous faisons tous les jours des prières pour le salut du prince. Je ne conseillerois pas au fils unique de milord de les faire avec moins d'ardeur que son père. Je le servois à la bataille de Naseby. Le cadavre sanglant de son fils aîné étoit sous ses yeux, et je ne sais si ses larmes étoient plus amères sur cette perte que sur la défaite du roi.

CHARLES, *bas, à Derby.*

Ainsi donc nous irons chez lui.

DERBY, *bas, au roi.*

C'est mon avis, si j'ose vous le proposer, sire.

POPE, *qui entend le dernier mot.*

Sire !..... Eh ! bon Dieu, je crois que c'est lui-même ! Oui, mon cœur me le fait sentir. (*Il se jette à ses pieds*) Sire,

pardonnez-moi de vous avoir parlé un moment avec tant de rudesse. Et comment imaginer qu'un roi d'Agleterre fût caché sous ces misérables habits ? Mais je dois trouver grace devant vous, puisque, sans vous faire connoître, vous avez connu le fond de mon cœur. Que vous dirois-je encore ? Je ne puis parler, tant je suis enivré de ma joie. Quel bonheur ! que le maître de trois royaumes tombe précisément en de pauvres mains comme les miennes !

CHARLES.

Que faites-vous, mon ami ? Vos transports vous égarent. Je ne suis pas ce que vous dites.

POPE.

Oh ! vous l'êtes à la face de la terre et des cieux. Pourquoi vous déguiser ? votre front vous découvre. Et moi qui vous appelois un traître ! Autant je me trompois tout-à-l'heure, autant je dis vrai maintenant. Daignez porter la main sur mon cœur. Battroit-il avec tant de violence, si je n'étois si près de mon roi ?

CHARLES.

Relevez-vous, mon ami. Votre erreur peut causer notre perte.

DERBY.

Est-ce que le roi n'auroit pas une suite ?

POPE.

Il devroit au moins en avoir une, voulez-vous dire ? Mais, hélas ! ce maudit Cromwell lui en a-t-il laissé ? Il n'en a pas besoin pour être toujours mon prince. Dites-moi, de grace, que vous l'êtes. Vous ne daignez pas me répondre? Je le vois, on craint de se fier à moi. Cependant, sire, j'ose vous attester vous-même ; après ce que vous avez entendu de ma bouche, pouvez-vous me refuser votre confiance ? S'il y a dans toutes mes veines une goutte de sang déloyal, qu'elle se répande sur mon cœur, et l'étouffe !

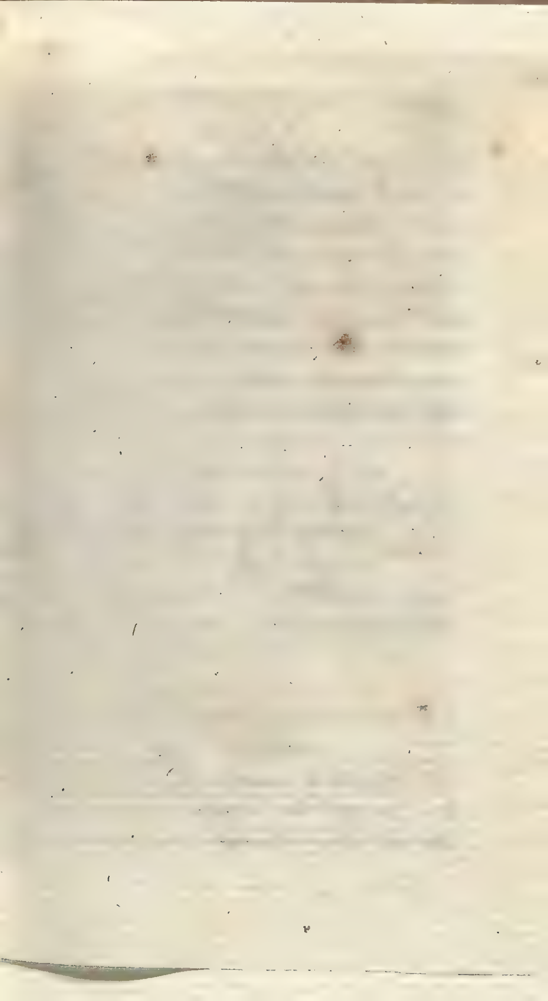
CHARLES.

Je suis persuadé que vous êtes un honnête homme, et c'est pour cela que je ne veux pas vous tromper.





Vous êtes digne de me connoitre, je suis le malheureux roi d'Ecosse.





POPE.

Eh bien! sire, il suffit. On ne suit pas un guide de qui l'on se défie. Voilà le chemin qui conduit chez milord. Allez-y sans moi. Mais auparavant voici mes armes, cassez-moi la tête. Je n'ose répondre de moi-même, puisque vous avez des soupçons sur mon honnêteté. (*Charles, d'un signe, demande conseil à Derby, qui lui témoigne son approbation.*)

CHARLES, *à Pope.*

Vous êtes digne de me connoître. Je suis le malheureux roi d'Ecosse.

POPE, *avec chaleur.*

Et d'Angleterre, et d'Irlande aussi! Vous l'êtes toujours, aussi vrai que j'embrasse vos genoux.

CHARLES.

Vous voyez le péril où nous sommes. Hâtez-vous de nous sauver.

POPE, *se relevant à regret.*

Malheureux temps, où l'on ne peut pas baiser à son aise les pieds de son roi!

CHARLES.

Conduisez-nous chez milord; mais, je vous en conjure, ne dites à personne qui je suis, pas même à votre maître.

POPE.

Sire, je ne suis qu'un pauvre paysan; mais je sais que la prière d'un roi est un ordre sacré pour un sujet fidèle, et je ne veux pas, aujourd'hui sur-tout, en perdre le nom.

CHARLES.

Vous possédez le secret le plus important de l'état; mais je crois votre cœur assez grand pour le renfermer.

POPE.

Ah! sire, je braverois des supplices affreux pour mériter cette louange.

CHARLES.

Derby, mes pieds n'ont pas la force de me traîner pour aller joindre nos chevaux.

POPE, *avec empressement.*

Où sont-ils? où sont-ils?

DERBY.

Là-bas dans les broussailles, je vais les chercher.

POPE.

Non, non; nous sommes ici trop près du chemin, on pourroit nous surprendre. Permettez, sire, je vais vous porter jusque-là. Nous pourrons ensuite aller en pleine forêt jusqu'à la maison.

CHARLES.

Je ne vous donnerois pas cette peine, si je pouvois me soutenir.

POPE, *le prenant dans ses bras.*

Venez, sire, venez. (*En marchant.*) Que l'on me fasse voir un homme de mon importance ! Le plus grand secret de l'état dans le cœur, et le destin des trois royaumes sur les épaules! (*Ils sortent.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon, dans le château du lord Windham.

SCÈNE PREMIÈRE.

WINDHAM *est assis près d'une table dans une attitude triste et rêveuse.* HENRI, *son fils, entre un moment après, le salue, et lui baise la main. Windham paroît toujours enseveli dans sa profonde rêverie.*

HENRI.

MON père, je vous en conjure, arrachez-vous à ces tristes pensées.

WINDHAM, *le regardant d'un air abattu.*

Mon fils, la bataille est perdue, cette bataille sur laquelle reposoit notre der-

nière espérance. On ignore la destinée du roi. Je tremble qu'il n'ait succombé sous ses malheurs. Qui pourroit alors arrêter la furie des rebelles, ou s'opposer à leurs entreprises? Et tu ne veux pas que je pleure sur le sort de mon pays?

HENRI.

Votre douleur est juste; mais elle attaque vos jours. Que deviendroient votre mère et vos enfans, s'ils avoient le malheur de vous perdre dans ces circonstances orageuses.

WINDHAM.

La mort seroit peut-être le bien le plus desirable pour nous. Vois quelle est notre situation. Tout ce que le temps avoit épargné des restes précieux d'une antique noblesse a perdu la vie dans les tortures, ou languit dans la proscription hors du royaume. Des aventuriers, encore plus méprisables par leurs vices que par leur obscurité, ont remplacé nos pairs dans le parlement. Au

lieu de nos braves généraux, on voit de vils artisans occuper les premiers postes de l'armée. Le fanatisme le plus abominable règne à la place de la religion. Des prédicans forcenés, divisés en mille sectes, étouffent la voix des dignes ministres de l'Évangile. Sous l'apparence de la piété, l'hypocrisie s'abandonne à des excès scandaleux. Elle justifie ses crimes par des blasphêmes atroces, qu'elle met dans la bouche de Dieu contre lui-même. Les vrais amis de la patrie sont poursuivis comme des scélérats. L'infamie est assise sur le trône de la justice. La vie doit-elle avoir quelque prix dans le spectacle de ces horreurs?

HENRI.

Non, mon père; elle seroit odieuse si ces maux devoient durer toujours. Mais pourquoi laisser abattre notre courage? Qui sait?....

WINDHAM.

Et sur quels fondemens pourroit s'appuyer notre espoir? L'armée royale est détruite. Quand le prince vivroit encore, où

où trouveroit-il des forces pour rétablir sa fortune ? Ses partisans, rebutés par une longue suite de disgraces, loin d'oser résister au torrent, vont peut-être en grossir le ravage. Notre dernière ressource n'est que dans le comble de la tyrannie qui se prépare. Le fier Anglais, trouvant alors sa tête courbée sous un joug plus pesant, s'armera de toute l'énergie de son caractère pour le secouer. Mais combien de troubles et de désordres amènera cette heureuse révolution ! Je ne vivrai pas assez pour en être témoin. Mais toi, mon fils, si tu dois me survivre, demeure toujours ferme dans les sentimens que j'ai su t'inspirer. N'embrasse jamais la cause d'un parlement despotique. Il deviendra le fléau le plus épouvantable de la patrie. Reste plutôt dans une sage inaction, jusqu'à ce que le peuple, revenu de ses fatales erreurs, en soit réduit à soupirer après le gouvernement qu'il vient de proscrire.

HENRI.

Je jure entre vos mains que ces ins-

tructions sacrées ne sortiront jamais de ma mémoire ni de mon cœur.

SCENE II.

WINDHAM, HENRI, POPE.

POPE.

Milord, miladi votre sœur se trouve beaucoup mieux; mais elle desire avec ardeur de voir aujourd'hui sa mère. Le colonel Lane vous présente ses respects. Il va s'embarquer.

WINDHAM.

Pour quel pays?

POPE.

Pour la France. J'ai vu ses bagages que l'on transportoit dans le vaisseau, parce qu'il doit mettre demain à la voile dès le point du jour.

WINDHAM, *avec un soupir.*

Encore un brave citoyen qui s'exile de sa patrie! L'état verra bientôt ses

membres les plus sains dispersés loin de lui. N'as-tu rien appris de la destinée du roi?

POPE.

Il vit toujours, milord; il erre dans ces campagnes, suivi d'un courtisan fidèle.

WINDHAM.

Réduit à se cacher dans ses propres états! Quelle déplorable condition! Mais Dieu soit loué de ce qu'il respire encore! Cours sur-le-champ porter cette nouvelle à ma mère.

POPE.

Je vous amène deux fugitifs de Worcester, qui demandent pour quelques jours un asyle.

WINDHAM.

Qu'ils se présentent devant moi. (*Pope sort.*)

SCÈNE III.

WINDHAM, HENRI.

HENRI.

Quoi! mon père, recevrez-vous ces étrangers sans les connoître ? Si c'étoient des ennemis déguisés ?

WINDHAM.

Qu'importe, mon fils? Quel mal peuvent-ils nous faire ? Témoigner que nous sommes fidèles au roi ; toute l'Angleterre le sait. Je n'ai jamais désavoué des sentimens qui me sont plus chers que la vie.

SCÈNE IV.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, HENRI, POPE.

WINDHAM.

Bonjour, mes amis, je viens d'apprendre que vous cherchez une retraite dans mon château.

CHARLES.

Oui, milord; nous sommes venus avec confiance nous jeter dans vos bras.

WINDHAM.

Je suis prêt à vous y recueillir, quand je saurai qui vous êtes.

CHARLES.

De zélés partisans du roi. Vous ne devez pas ignorer que son armée a été mise en déroute il y a trois jours. Nous avons été séparés de sa suite. La crainte

de tomber entre les mains des rebelles nous á forcés de prendre ce déguisement. Nous vous prions de nous donner une sauve-garde, jusqu'à ce que les chemins soient plus sûrs pour nous en retourner.

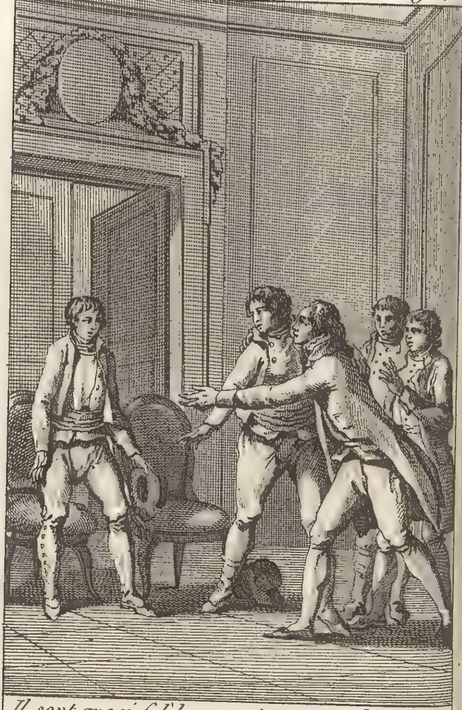
POPE, *bas à Windham, après leur avoir avancé des fauteuils.*

Ils sont fatigués, milord.

WINDHAM.

Asséyez-vous, et prenez du repos. Je veux bien m'en rapporter à votre simple parole. Quel seroit votre objet en vous renommant d'un autre parti? Le parlement a vaincu le roi, mais non le cœur de tous ses fidèles sujets. Je fais profession d'être de ce nombre. Si vous n'êtes venus que pour m'épier, vous avez mon aveu, et votre mission est remplie. Un plus long séjour ne vous en apprendroit pas davantage. Cependant je vous accorde l'asyle que vous me demandez; et si vous êtes ce que vous dites, c'est avec bien de la joie.





Il sont aussi fidèle que votre cœur, voila mon dépôt sacré je le remets sous votre garde ....

C. Monnet inv. del. Delignon sculp.



CHARLES.

Recevez, milord, nos remercîmens, et croyez que nous sommes incapables de vous en imposer. Nous étions de l'armée écossaise.

WINDHAM.

En ce cas, je me réjouis de pouvoir être utile à de braves gens. Disposez de ma maison. Mais, avant tout (*d'une voix attendrie*), hâtez-vous de m'apprendre tout ce que vous savez du roi.

CHARLES.

Après la funeste bataille, il quitta Worcester vers six heures du soir, suivi d'une escorte de cinquante hommes. Il courut vingt-six milles sans s'arrêter. Il crut alors devoir se séparer de sa suite; et, seul avec le comte Derby, il se jeta dans la forêt prochaine. Depuis ce temps, il n'est rien de nouveau dans sa destinée.

WINDHAM.

Que la faveur du ciel accompagne tous ses pas! Mon cœur est soulagé d'une

grande tristesse, en le voyant du moin
hors du premier danger. Nous igno-
rions encore s'il étoit sorti vivant d
champ de bataille (*en essuyant se
yeux*). Heureux Derby, le ciel a remi
en tes mains le gage du bonheur de l'état
Conserve-nous, même au prix de ta
vie, ce dépôt sacré. Ton cœur a tou-
jours été ferme dans son devoir; sois
digne de ta première vertu.

DERBY, *avec chaleur.*

Il le sera, milord, il le sera. Je le
connois assez pour le jurer en son nom.

WINDHAM, *regardant fixement Derby.*

Mon ami, vos traits ne me sont pas
étrangers.

DERBY.

Je serois bien changé, Windham,
si vous ne me reconnoissiez plus.

WINDHAM.

Eh quoi! seroit-ce Derby lui-même?

DERBY.

Vous le voyez.

WINDHAM, *se jetant à son cou.*

Brave Derby! (*Après l'avoir tenu quelque temps dans ses bras, il revient à lui; il voit Derby inquiet en regardant le roi; il le regarde lui-même, et s'écrie, avec un mouvement de surprise.*) Oserois-je en croire mes yeux?

DERBY.

Ils sont aussi fidèles que votre cœur. Voilà mon dépôt sacré : je le remets sous votre garde.

WINDHAM, *se précipitant sur la main du roi, et la baisant avec transport.*

Ah! sire, quelle est ma félicité! Recevez dans ces larmes le premier hommage de mes sentimens. Je vois le ciel se déclarer en votre faveur, puisqu'il m'a choisi pour vous recevoir.

CHARLES.

Milord, je connois assez votre loyauté : c'est pourquoi je me livre à vous sans crainte.

WINDHAM.

Sire, je ne chercherai donc pas à vous rassurer. Voici mon fils unique, je l'ai nourri dans mes principes. Il brûle déjà de répandre son sang pour la cause de son roi.

HENRI.

Oui, sire; j'en ai fait souvent le vœu dans mon cœur. Avec quel transport je le renouvelle sur votre main. (*Il baise la main du roi.*)

CHARLES.

J'accepte vos services pour un temps plus heureux.

WINDHAM.

Votre majesté me permettra-t-elle de lui présenter le reste d'une famille entièrement dévouée à ses intérêts?

CHARLES.

Vous m'inspirez une forte envie de la connoître. J'allois vous demander le plaisir de la voir.

WINDHAM, *à Pope.*

Courez appeler ma mère, ma femme, ma fille; qu'elles viennent sur l'heure.

Mais je vous défends de les instruire de ce que vous venez d'entendre.

POPE.

Milord, je savois tout, et j'ai été discret, même envers vous. Jugez si d'autres auront mon secret.

SCENE V.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, HENRI.

WINDHAM.

Nous n'avons pas laissé passer un seul jour sans adresser au ciel des prières ardentes pour votre conservation. Elles ont été sans doute exaucées. Vous daignez vous confier à ma foi. C'est la récompense la plus flatteuse dont il puisse honorer mon zèle.

CHARLES.

Et moi, je regarde ce noble témoignage

comme un adoucissement à mes malheurs. Sans vous, je n'étois pas même sûr de trouver un asyle.

WINDHAM.

Pourquoi le sort n'a-t-il pas mis dans nos mains la même force que dans nos ames? votre destin seroit bientôt décidé. Mais, hélas! je n'ai à vous offrir que des vœux impuissans, une famille foible et désarmée. Quand nous voudrions payer de tout notre sang l'honneur de vous rétablir sur le trône glorieux de votre père, nous sommes réduits à ne pouvoir disposer pour vous que d'une retraite obscure.

CHARLES.

C'est tout ce que nous avons à desirer pour le moment. Le torrent des revers nous entraîne; il est violent, mais il passe. Le sang de mes sujets m'est trop cher pour opposer à la fortune impérieuse une résistance inutile. Gardons-nous des mouvemens d'un désespoir aveugle, et restons armés de notre seul courage. Le temps viendra de nous en servir avec plus de prudence et de dignité.

SCÈNE

SCENE VI.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, HENRI, ladi MARIE, ladi SOPHIE, ÉLIZABETH, POPE.

Ladi MARIE.

Mon fils, pour quel sujet si pressant nous avez-vous fait appeler ?

WINDHAM, *au roi, en lui présentant sa famille.*

Voilà ma mère, voici mon épouse, cette jeune personne est ma fille ; j'ai l'honneur de vous les présenter. Elles pensent toutes comme moi. Votre majesté n'a pas de cœurs plus fidèles.

Ladi MARIE.

Sa majesté ! Qu'entends-je ?

Ladi SOPHIE et ÉLIZABETH.

Ciel !

WINDHAM, *les yeux baignés de larmes.*

Oui, c'est votre roi.

Ladi MARIE, *se précipitant à ses pieds.*

Ah! sire, laissez-moi embrasser vos genoux; laissez-moi m'assurer que vous respirez encore...... Mes enfans, il est toujours notre souverain sous ces habits. Suivez mon exemple, recevez-le selon sa royauté; tombez à ses pieds pour lui jurer le respect, l'obéissance et le dévouement.

WINDHAM.

Sire, daignez me pardonner. L'excès de ma joie m'avoit fait oublier mon premier devoir. (*Il tombe à ses pieds, ainsi que ladi Sophie, Elizabeth et Henri.*)

CHARLES.

Relevez-vous, mes amis. Ces hommages ne conviennent guère à ma situation. Je suis bien loin de mon trône. (*Il relève ladi Marie, et les autres se relèvent.*) Windham, est-ce là toute votre famille ?

WINDHAM.

Oui, sire; je la voudrois plus nombreuse, pour avoir un plus grand nombre de partisans à vous offrir.

CHARLES, *se plaçant entre ladi Marie et ladi Sophie, et leur prenant la main.*

Milord et son fils viennent de me promettre leurs services; mais je veux être sous votre protection particulière. La joie qui se peint dans vos yeux me persuade que je n'aurai pas beaucoup de peine à l'obtenir.

Ladi MARIE.

Nous serions trop heureuses de pouvoir signaler notre attachement à votre couronne en des circonstances moins tristes. J'ai perdu, dans la défense de votre parti, trois fils et un petit-fils; mais leur mort ne m'a point fait rougir de mes regrets, puisqu'ils l'ont reçue en faisant leur devoir. Vous voyez, à l'exception d'une fille que j'ai encore, tout ce qui reste de notre maison. Il n'est aucun de nous à qui la vie soit plus chère que votre gloire. Nous brûlons tous à l'envi du zèle de vous servir. Vos malheurs et ceux de votre père ont fait le tourment de ma

vieillesse. Il semble que le ciel veuille en adoucir la rigueur, en offrant à mes yeux l'objet de mes plus tendres alarmes, et en me donnant les moyens de conserver ses jours sacrés. (*Avec une joie plus vive.*) Ah! sire, quelle volupté pour mon cœur!

CHARLES, *lui serrant la main entre les siennes.*

Je ne suis poiut étonné de voir régner de si nobles vertus dans une famille qui vous honore; mais j'admire que vous ayez conservé tant de constance, et que mes disgraces, qui m'ont fait perdre mes derniers amis, n'aient pas abattu votre fermeté.

WINDHAM.

Sire, nous avons hérité des sentimens de nos ancêtres. Peu de jours avant sa mort, mon père nous fit venir devant lui; et, d'une voix que sa foiblesse rendoit plus frappante, il nous dit: « Mes enfans, l'Angleterre a vu luire pendant les trois derniers règnes des jours tranquilles et sereins; mais je vois de tous côtés s'élever

des nuages qui nous annoncent de violentes tempêtes. Préparez-vous à les soutenir. Tout le royaume en sera ébranlé. Demeurez fermes au milieu des orages. Aimez toujours votre pays, soyez fidèles au prince, et supportez sa couronne, le plus sûr appui de la liberté ». Ces paroles firent sur nos esprits une impression si profonde, que tous les bouleversemens dont nous avons été témoins n'ont pu l'en effacer.

CHARLES.

Windham, vous êtes digne de posséder l'héritage de vertu que vous a laissé votre père.

Ladi SOPHIE.

Mon époux auroit perdu mon estime, s'il ne l'avoit cultivé pour ses enfans.

HENRI.

Je ferai ma gloire de le transmettre à tous les miens.

ELIZABETH.

Sire, je ne suis rien encore dans le monde; mais, à l'exemple de mes parens,

je me sens capable de tout entreprendre pour votre service.

CHARLES.

Respectable famille, quels doux transpots j'éprouve dans votre sein! Après avoir essuyé tant d'ingratitude et de perfidies, mon cœur respire en liberté près de vous, en recevant les tendres témoignages de votre attachement.

DERBY.

Maintenant, mes amis, il est temps de s'occuper de la sûreté du roi. La prudence nous défend de prolonger ici notre séjour. Toute la contrée est remplie de soldats du parlement. Je ne sais même s'il est un seul coin dans les trois royaumes qui pût nous offrir une retraite assurée, dans la fermentation générale où sont les esprits. Il s'agit donc de délibérer sur les moyens de quitter l'Angleterre par la voie la moins périlleuse.

CHARLES.

Mon dessein est de m'embarquer pour la France dans le premier vaisseau. Win-

dham, vous connoissez le pays; il vous est facile de favoriser ce projet.

WINDHAM.

Le sort paroît avoir tout disposé pour le faire réussir. Un messager, que j'avois envoyé chez ma sœur à Shoreham, m'a rapporté que, demain, dès le point du jour, un vaisseau doit partir de ce port, et faire voile vers la Normandie. Le colonel Lane, attaché à vos intérêts, profite de cette occasion pour échapper aux poursuites de Cromwell.

DERBY.

Ce moyen me paroît assez favorable.

CHARLES.

Je suis prêt à le saisir, pourvu que nous puissions nous rendre au port sans danger.

WINDHAM.

C'est à quoi je me charge de pourvoir. J'ai des gens affidés pour vous suivre.

DERBY.

Nos chevaux ont souffert sur la route. Nous en aurons besoin cette nuit. Mi-

lord voudra-t-il bien ordonner qu'on en prenne le plus grand soin?

WINDHAM.

Pope, allez les visiter, et veillez à tout ce qui leur sera nécessaire.

POPE.

Je vous obéis, milord.

SCÈNE VII.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, ladi MARIE, ladi SOPHIE, ÉLIZABETH, HENRI.

WINDHAM.

Il nous faut employer les précautions les plus délicates pour écarter jusqu'au moindre soupçon. Votre majesté ne doit pas ignorer que l'infâme parlement a promis une récompense à ceux qui oseroient porter les mains sur votre personne sacrée, et qu'il a menacé d'une punition rigoureuse ceux qui vous donneroient un asyle. Je réponds de mes

gens; ils sont au-dessus de la crainte et de la corruption; mais nous sommes entourés d'une populace fanatique, dont nous devons nous défier.

Ladi MARIE.

Il ne s'agit que de vous tenir caché durant la journée. Vous partirez à l'entrée de la nuit, pour gagner le port avant la naissance du jour.

CHARLES.

Ces mesures s'accordent à merveille avec mes besoins. Ce sera un vrai bienfait pour moi, ainsi que pour Derby, de nous laisser rétablir de nos fatigues dans un long sommeil. Nous pouvons, de cette manière, échapper à tous les regards.

Ladi SOPHIE.

Votre majesté ne voudroit-elle pas d'abord réparer ses forces par quelque nourritnre?

CHARLES.

Je vous avouerai, miladi, que le sommeil l'emporte sur la faim. Le repos est pour nous le plus pressant.

Ladi SOPHIE.

Je vais donner mes ordres pour vous le procurer. Elizabeth, suivez-moi.

SCÈNE VIII.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, ladi MARIE, HENRI.

WINDHAM.

Il me vient une idée. Ma sœur fait inviter sa mère à lui rendre une visite ce soir...

Ladi MARIE.

Mon fils, laissez-moi l'honneur d'avoir arrangé notre plan pour le salut du roi, comme j'aurai la gloire de l'exécuter. Je partirai dans l'ombre de la nuit; et nos hôtes sacrés, à la faveur des ténèbres, pourront venir sans péril à ma suite, sous quelque déguisement.

CHARLES.

Mon salut me deviendra plus cher, si c'est à vous que je le dois.

WINDHAM.

Dans l'intervalle, je vais envoyer un messager à ma sœur, pour qu'elle annonce au capitaine du vaisseau deux autres passagers, et qu'elle le retienne jusqu'à leur arrivée.

DERBY.

Fort bien, milord : pressez aussi, d'une manière obscure, le colonel Lane de s'occuper du soin de nos places.

WINDHAM.

Henri, courez dire à Jacques de se tenir prêt à partir dans un moment pour aller en toute diligence chez ma sœur.

HENRI.

Oui, mon père ; je vais lui porter vos ordres.

Ladi MARIE.

Permettez, sire, que j'aille aussi faire toutes les dispositions convenables pour notre départ.

SCENE IX.

CHARLES, DERBY, WINDHAM.

WINDHAM.

J'ESPÈRE qu'avec ces précautions, votre majesté pourra se mettre à l'abri des premières fureurs de la tempête.

CHARLES.

J'en conçois une augure favorable. Mais nous voilà seuls, mes amis; asséyez-vous, et prenez place à mes côtés. Donnons quelques instans à l'examen de ma situation. Supposé que j'arrive heureusement en France, quelles ressources me restent pour l'avenir ? Le froid accueil que je reçus il y a deux ans à Paris, ne me permet pas d'attendre de grands secours de ce royaume.

DERBY.

La France est à peine revenue du trouble de ses guerres civiles. La politique

tique lui défend de s'armer pour vos intérêts. Mais les descendans du brave Henri ne sauroient manquer d'être généreux. Les droits de l'hospitalité seront sacrés dans votre personne. C'est l'unique objet dont il faut nous occuper dans le moment.

WINDHAM.

Les plaies dont ce pays est déchiré ne peuvent être fermées que de la main des bons citoyens. Le temps seul doit y apporter le remède. Laissez-nous le soin d'en préparer l'effet, et d'en accélérer le succès.

CHARLES.

Je m'abandonne à votre zèle ; mais je frémis des insultes et des persécutions que vous aurez peut-être à souffrir. En débarquant l'année dernière en Ecosse, le premier spectacle qui s'offrit à mes regards fut la tête sanglante du généreux Montrose, dont le seul crime étoit son inviolable fidélité. Cette image affreuse me poursuit jusque dans mon sommeil : elle me tourmente plus que mes propres

périls. Combien de sang précieux peut me coûter encore le rétablissement de ma fortune! Vous-mêmes, dont je ne saurois trop récompenser l'attachement, qui sait si vous n'en serez pas les tristes victimes? Il manquoit cette idée accablante à mes malheurs!

DERBY.

De pareils sentimens de votre part, sire, suffiroient pour nous dédommager du sacrifice de nos vies. Le devoir de la noblesse est de soutenir les droits de votre couronne, et son honneur de braver tous les périls auxquels ce grand dessein peut l'exposer.

WINDHAM.

Oui, sire; il n'est rien que je n'ose attendre de nos efforts, si vous les secondez par votre constance. La situation violente où nous sommes ne peut durer long-temps. La plus saine partie de la nation soupire après le calme dont votre aïeul et votre père l'ont fait jouir. La populace, surchargée des impôts accumulés

sur sa tête pour l'entretien d'une soldatesque meurtrière, se soulevera bientôt contre des exactions devenues chaque jour plus tyranniques. La discorde est près d'éclater entre le parlement et l'armée. Cromwell qui la fomente, démasquant tout-à-coup ses projets ambitieux, irritera contre lui jusqu'à ses partisans. Objet de l'exécration générale, il voudra la dompter par la violence et la terreur; mais un peuple, encore ébranlé d'une longue agitation, ne reçoit pas en silence le joug qu'on lui impose. La vie du tyran se passera dans le trouble. Epuisé de ses anciennes débauches, dévoré de crimes, et bourrelé de remords, il finira bientôt ses jours sans avoir affermi son usurpation, et ne laissera, pour la consommer, que deux fils, accablés du poids de leur fortune, et dépourvus de son audace et de son génie. C'est alors que la noblesse, libre enfin d'élever sa voix, et la soutenant de ses armes, fera reconnoître en vous à la nation un chef plus digne de la régir,

après avoir mûri ses vertus à l'école de l'adversité.

CHARLES.

Sage Windham, avec quelle joie j'accepte cette augure !

WINDHAM.

Sire, comme fidèle sujet, j'ai cru devoir vous présenter ces espérances pour vous témoigner notre zèle et pour soutenir votre courage. Mais je croirois trahir mon attachement inviolable à notre constitution, si je ne vous présentois aussi ce que le peuple a droit d'attendre de vous. En détestant le crime atroce commis sur la personne de votre père, j'oserai dire, avec la noble liberté d'un Anglais, qu'il a violé souvent nos priviléges pour donner plus d'étendue à sa prérogative, et qu'un prince doit être le premier à respecter les lois de son pays.

CHARLES.

Les malheurs et les fautes de son règne seront une leçon frappante pour ma vie entière. Mais, Windham, vous savez si

c'est à lui qu'il faut les attribuer. Son caractère ne respiroit que la douceur et l'indulgence ; ses derniers sentimens attestent son courage et sa magnanimité. Plaise au ciel que je lui ressemble dans ces vertus ! Je ne connois aucun reproche dont on puisse charger sa mémoire, que d'avoir mis sa confiance en des personnes indignes de la posséder, et qui en ont abusé contre son peuple et contre lui-même. Le choix des vrais amis est si difficile dans la vie privée ! De sages ministres sont-ils plus faciles à distinguer pour un prince au milieu de tant de courtisans intéressés à le séduire par des qualités affectées ? Plus il aime son peuple, et moins il peut soupçonner que de pareils sentimens soient étrangers à ceux qui l'entourent. Le malheur de mon père, commun à tant de rois, fut d'avoir vécu long-temps dans la prospérité. J'aurai sur lui l'avantage de l'épreuve utile de l'infortune. Peut-être le ciel ne veut-il me donner qu'à ce prix l'instruction nécessaire pour gouverner avec sagesse. Je

ne croirai pas l'avoir payée trop cher, si je la fais servir au bonheur de la nation, et si je puis faire oublier à l'Angleterre, dans un règne de justice et de paix, les troubles dont elle a été si long-temps désolée. Je prendrai pour modèle ce Henri, dont le nom sera toujours si cher aux Français, et que nous sommes forcés de révérer nous-mêmes. Je vais, dans sa patrie, recueillir la mémoire de toutes ses vertus. Ferme comme lui dans l'adversité, j'imiterai sa clémence et sa modération en montant sur le trône. Voilà les engagemens que je prends avec mon peuple ; et vous qui le représentez en ce moment à mes yeux, recevez le serment que je fais, de respecter et de défendre ses droits jusqu'à mon dernier jour.

WINDHAM.

Oui, sire ; nous le recevons avec transport, ce vœu sacré : votre propre bonheur y tient autant que celui de la nation.

DERBY.

Et le mien sera de consacrer les derniers instans de ma vie à vous mettre en état de l'accomplir.

SCENE X.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, ladi SOPHIE.

Ladi SOPHIE.

SIRE, tout est disposé pour vous faire jouir des douceurs du repos.

CHARLES.

Vous ne pouviez, miladi, m'annoncer, en ce moment, une nouvelle plus agréable. Mon corps est tellement appesanti de lassitude et de sommeil, que je le sens succomber sous son poids. Mon cher Derby, j'ai besoin de votre secours. A peine ai-je la force de me soutenir. (*Ladi Sophie et Derby le soutiennent.*)

Milord, j'espère qu'à mon lever vous trouverez mes esprits plus fermes, et mes sens moins abattus.

WINDHAM.

Nos cœurs veilleront autour de votre majesté.

CHARLES.

Ainsi je vais reposer avec autant d'assurance que si j'avois une garde nombreuse à ma porte. (*Ladi Sophie et Derby le conduisent hors du salon. Windham veut le suivre, lorsqu'il voit entrer Jacques et Pope.*)

SCÈNE XI.

WINDHAM, JACQUES, POPE.

JACQUES.

Milord, me voilà prêt à partir.

WINDHAM.

Jacques, écoute-moi. Je vais te charger d'une commission importante. Je ne

te l'aurois pas confiée, si je ne savois que tu es un homme plein d'honneur. Tu ne peux, de ta vie entière, acquérir autant de gloire que dans cette occasion. C'est l'épreuve la plus éclatante pour signaler ton intelligence et ta fidélité.

JACQUES.

Milord, en fidélité, je ne le cède à personne au monde; et pour l'intelligence, j'espère que vous n'aurez pas à vous repentir de votre choix.

WINDHAM.

Eh bien! prends mon propre cheval, et cours à toute bride chez ma sœur. Tu lui diras que ma mère ira la trouver cette nuit. Il faut qu'à l'instant de ton arrivée, elle fasse retenir deux places dans le vaisseau qui doit faire voile demain vers la Normandie. C'est pour deux personnes à qui toute notre famille est dévouée. Tu trouveras chez ma sœur le colonel Lane, conjure-le de ma part de vouloir bien se charger de ce soin, et de ne pas laisser lever l'ancre avant que mes deux passagers ne soient dans le vaisseau. C'est une

grace que je lui demande au nom de notre ancienne amitié. Je te donnerois une lettre pour lui, si je n'avois à craindre que tu ne fusses peut-être arrêté par les soldats du parlement, et que cette lettre ne découvrît notre projet.

JACQUES.

Milord, je parlerai tout aussi bien que votre écriture.

WINDHAM.

Si l'on te demande d'où tu viens, où tu vas, prends garde de ne pas montrer un air embarrassé, et forge d'avance ta réponse.

JACQUES.

Elle est prête. Votre sœur est malade; je vais de votre part savoir des nouvelles de son état. Je lui dirai même d'exagérer dans la maison sa maladie, comme je vais le faire ici dans le village, pour que sa mère ait un juste motif de partir dans la nuit pour se rendre auprès d'elle.

WINDHAM.

Très-bien ; mais ne t'arrête pas sur la route, pour arriver à temps.

JACQUES.

Milord, vous serez satisfait de ma conduite dans tous les points.

WINDHAM.

Afin que tu saches pourquoi je te parle d'une manière si pressante, apprends que c'est le salut du roi qui est l'objet de ta commission.

JACQUES, *baisant le pan de son habit.*

Je vous remercierai, jusqu'à mon dernier jour, de m'avoir jugé digne de l'exécuter.

WINDHAM.

Il n'y a que les ames sensibles à l'honneur qui puissent connoître le prix de la confiance. Cours remplir ton message, et que le ciel veille sur ta course.

SCÈNE XII.

JACQUES, POPE.

Jacques est prêt à sortir, Pope l'arrête.

POPE.

JACQUES, c'est le roi.

JACQUES, *d'un air joyeux.*

Est-ce que je ne l'ai pas entendu ?

POPE, *d'un ton grave.*

C'est le roi, te dis-je.

JACQUES.

Eh bien ?

POPE.

Je l'ai fait entrer avec sûreté dans le château, songe à l'en faire sortir avec autant de sûreté.

JACQUES.

Est-ce que je t'ai jamais cédé l'avantage dans aucune occasion ?

POPE.

POPE.

Dans celle-ci je souhaite que tu me surpasses.

JACQUES.

Il ne tiendra pas à mon zèle.

POPE.

Songe à la gloire qui nous attend, lorsqu'on dira dans le monde entier : Pope et Jacques, au service du lord Windham, pouvoient disposer de la vie du roi, et ils l'ont sauvée. De simples domestiques ont pensé aussi noblement que leur maître.

JACQUES.

Camarade, je ne serai pas noirci dans l'histoire.

POPE, *l'embrassant.*

Nous y serons inscrits tous les deux en lettres d'or.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

POPE, THOMAS.

THOMAS.

Je viens de prêter l'oreille à la porte du roi. Il dort du plus profond sommeil. Tiens, camarade, depuis que je le sais en sûreté, mon cœur se trouve à l'aise comme si je sortois d'une longue prison. Il faut que nos prières soient montées jusqu'au ciel.

POPE.

Je crois bien que celles des honnêtes gens seront exaucées, plutôt que celles des hypocrites.

THOMAS.

Cependant je tremblerai toujours jusqu'à ce que le roi soit débarqué sur les terres de France. Si ces maudits rebelles alloient se saisir de sa personne! ils ne lui feroient pas plus de grace qu'à son père.

POPE.

Mes cheveux se dressent sur ma tête à cette pensée. Que le ciel nous préserve d'un si grand malheur!

THOMAS.

Il me semble qu'il doit se déclarer pour notre parti. Nous voulons le bien, nous autres, tout simplement et avec religion, au lieu que ces sectes nouvelles outragent le Seigneur par leur orgueil. L'année dernière, avant la bataille de Dumbar, l'armée écossaise ne se regardoit-elle pas comme une armée de saints? N'entendoit-on pas ses ministres dire tout haut à Dieu que s'il ne les sauvoit pas de leurs ennemis, ils ne le reconnoîtroient plus pour leur maître? Les insensés!

comme s'il étoit en leur pouvoir de s'en faire un autre !

POPE.

Cet orgueil les perdit. Je n'en fus pas fâché. Ils ne servoient pas sincèrement le parti du prince. Il s'étoit jeté dans leurs bras, et ils le traitoient comme un prisonnier. Ils l'avoient éloigné de l'armée, parce qu'ils le voyoient gagner l'affection du soldat par sa valeur. Ils avoient aussi renvoyé quatre mille braves gens, qu'ils croyoient trop attachés à ses intérêts. Ils vouloient pour eux seuls la gloire de soumettre Cromwell. Ils l'avoient réduit à l'extrémité. C'en étoit fait de lui, s'ils avoient continué de rester sur les hauteurs, comme le vouloit leur général. Mais leurs fougueux ministres dirent qu'ils avoient lutté avec le Seigneur dans leurs prières; qu'ils l'avoient forcé de leur accorder la victoire, et de livrer l'ennemi entre leurs mains. Ils descendirent comme des forcenés dans la plaine, et furent battus. Ils le méritoient bien pour leur aveuglement. Ils par-

loient d'un entretien avec le Seigneur, comme d'une conversation familière avec son ami. S'ils avoient été victorieux, ils n'auroient peut-être pas traité le roi mieux que n'auroit fait Cromwell lui-même.

THOMAS.

J'aime encore mieux le savoir dans notre château que dans leur camp.

SCÈNE II.

WINDHAM, POPE, THOMAS.

WINDHAM.

THOMAS, monte à cheval, traverse la forêt, et va te poster sur la colline. Prends bien garde que les soldats du parlement n'approchent d'ici sans que j'en sois prévenu. Aussitôt que tu en verras venir quelqu'un de ce côté, descends, et viens à toute bride m'en porter la nouvelle.

THOMAS.

Il suffit, milord; je vous remercie de vouloir bien m'employer.

SCENE III.

WINDHAM, POPE.

WINDHAM.

THOMAS est un honnête garçon. On voit sur sa physionomie la joie qu'il ressent de la sûreté du roi.

POPE.

Ma physionomie est bien trompeuse, si vous n'y lisez pas les mêmes sentimens.

WINDHAM.

Oh! je ne suis pas inquiet sur ton compte. Tn es le premier qui as donné l'exemple de la fidélité. Mais qu'est-ce donc? tu as l'air rêveur.

POPE.

C'est qu'il me revient tout-à-coup un

souvenir, milord. Le maréchal à qui j'ai donné le cheval du roi à ferrer l'a regardé très-attentivement. S'il avoit quelques soupçons, et qu'il vînt à répandre l'alarme?

WINDHAM.

Pourquoi nous former de vaines terreurs? On ne devine pas, à l'aspect d'un cheval, quel est son maître. Cependant il ne faut rien négliger. Va faire sentinelle devant la porte du château, et tiens l'œil ouvert sur tout ce qui pourroit se passer au-dehors.

POPE.

Faudra-t-il nier que nous ayons ici des étrangers?

WINDHAM.

Non, sans doute, puisqu'on les a vus descendre au château. Ce seroit exciter la défiance que d'en disconvenir. Il faut seulement nous accorder tous à dire qu'ils viennent de Dorcester.

POPE.

Il est triste d'avoir besoin du mensonge

pour éviter le mal et remplir son devoir.
(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

WINDHAM.

Avec des cœurs si fidèles, on peut, je crois, défier l'inquisition la plus active. Quel bonheur pour moi, dans cette circonstance, d'avoir toujours su m'entourer d'honnêtes gens! Moins délicat sur le choix de mes serviteurs, j'aurai perdu la gloire de sauver les jours de mon souverain. La seule pensée d'être utile à sa conservation m'élève au-dessus de moi-même. Rebelles audacieux, bouleversez notre antique constitution, renversez les lois et l'honneur, nourrissez-vous du sang de vos concitoyens, cette ombre vaine de liberté que vous poursuivez vous entraîne par la licence à l'esclavage. Vous serez bientôt réduits à rappeler de tous vos vœux sur le trône celui que vous

proscrivez maintenant avec tant de furie. La nation entière bénira ceux qui l'auront défendu de votre aveugle fureur. Cette bénédiction se répandra sur moi et sur ma postérité la plus reculée. Le sang précieux que vous avez versé troublera votre conscience ; et moi, au déclin de mes jours, j'envisagerai l'avenir d'un œil tranquille et satisfait. J'aurai rempli mes devoirs envers mon Dieu, mon roi, ma patrie, et mes enfans.

SCENE V.

WINDHAM, ladi SOPHIE.

WINDHAM.

Eh bien! chère épouse, n'est-ce pas une faveur signalée du ciel qu'il nous ait remis le soin de la destinée du roi ?

Ladi SOPHIE.

Ah! mon ami, si nous pouvions l'amener en triomphe à Londres!

WINDHAM.

Ce vœu, digne de la grandeur de ton ame, surpasse notre foible pouvoir. C'est assez pour nous de faire parvenir Charles sans péril en France, jusqu'à ce que la rage d'un peuple frénétique soit appaisée. Il faut que ce peuple sente de lui-même le joug oppressif qu'il vient de s'imposer. Il n'est rien de solide qu'on puisse attendre de ses sentimens avant qu'il ait subi cette épreuve.

Ladi SOPHIE.

S'il en est ainsi, nos espérances sont bien éloignées. Dans l'anarchie universelle l'orgueil en fait supporter les maux, parce que chacun s'imagine participer à la domination.

WINDHAM.

Il est vrai; mais on voit bientôt l'orgueil céder avec bassesse à l'intérêt. Les Anglais se plaignoient, sous le dernier roi, des vexations de la chambre étoilée et de la taxe sur les vaisseaux. Ces taxes sont infiniment plus considérables aujourd'hui, sous l'administration arbitraire du

parlement. On a consommé des sommes immenses à lever des troupes dont la paie est énorme. Il faudra long-temps entretenir sur pied ces armées, pour se rendre formidable aux bons citoyens comme aux ennemis étrangers. C'est la nation qui supporte ce surcroît de dépenses, en même temps que ses manufactures languissent, et que son commerce est troublé. Les mécontentemens vont éclater à la fois de toutes parts. Ceux que la fortune a laissés dans leur bassesse, jaloux de voir des gens de leur classe élevés au-dessus d'eux, aimeront mieux rétablir le pouvoir entre les mains de ceux à qui leur rang et leur naissance l'attribuent plus naturellement. On verra que le parlement et Cromwell n'ont renversé l'autorité royale que pour la partager d'abord entre eux, et bientôt se la disputer l'un à l'autre. La violence ouverte et les persécutions secrètes seront employées pour réprimer les murmures. Alors le peuple entier sentira que la tyrannie ne s'est jamais élevée à des

excès plus révoltans d'audace et d'oppression, que lorsqu'on l'abusoit du vain espoir de la liberté.

SCÈNE VI.

WINDHAM, ladi MARIE, ladi SOPHIE.

Ladi MARIE.

MON fils, vous me voyez agitée d'une inquiétude mortelle. Une foule de paysans et d'étrangers est attroupée devant le château. Je tremble que l'on ait découvert la retraite du roi.

WINDHAM.

Rassurez-vous, ma mère. Vous savez que dans ces jours de trouble le peuple abandonne son travail, et se rassemble sur les chemins pour s'entretenir des nouvelles publiques. Le bruit le plus confus suffit pour l'agiter. A-t-on recueilli quelque chose de leurs discours?

Ladi

Ladi MARIE.

Rien de fâcheux encore. Ils se contentent de regarder stupidement les murailles ; mais ils branlent la tête d'un air mystérieux, comme s'ils soupçonnoient ici quelque événement extraordinaire.

WINDHAM.

Prévenus du moindre soupçon, ils auroient déjà franchi l'entrée. Cette populace aveugle est livrée à toute sorte de caprices. Il lui plaît aujourd'hui de s'assembler en cet endroit plutôt que dans un autre.

Ladi SOPHIE.

Mais, cher époux, ne peut-on pas nous avoir trahis ?

WINDHAM.

La trahison ne pourroit venir que de nos gens, et c'est leur faire injure que de les suspecter. Ils sout tous aussi dévoués à leur prince qne nous-mêmes.

Ladi MARIE.

Ah ! mon fils, si nous étions assez malheureux pour avoir rendu cet asyle plus funeste à la vie du roi que les

périls même de sa fuite ! ce seroit le dernier coup que la douleur porteroit à ma vieillesse.

WINDHAM.

Non, ma mère, épargnez-vous ces vaines terreurs. Encore quelques heures, et le roi est sauvé. Il faut qu'à l'entrée de la nuit vous vous mettiez en route avec lui. On sait, depuis quelques jours, que la santé de ma sœur est dérangée. J'ai fait répandre aujourd'hui le bruit qu'elle demandoit instamment à vous voir. Votre visite est assez naturelle pour n'inspirer aucun soupçon ; et j'espère que, sous la garde du ciel, vous arriverez en sûreté à Shoreham.

SCENE VII.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, ladi MARIE, ladi SOPHIE, HENRI.

CHARLES.

Milord, je viens de reprendre mes forces. Graces à vos soins, je n'ai jamais si bien goûté les douceurs du repos. A mon réveil, j'ai trouvé votre fils en sentinelle à ma porte. Je le remercie de son attention. (*Il lui donne sa main à baiser.*) Nous sommes à-peu-près du même âge ; je n'oublierai de ma vie cette garde officieuse. C'est en votre fils, Windham, que je récompenserai l'hospitalité que vous m'avez donnée, si je n'étois pas assez heureux pour vous trouver plein de vie à mon retour.

WINDHAM.

Mon fils n'a fait qne remplir son devoir envers votre majesté.

CHARLES.

Un devoir dans la situation où je suis a tout le mérite d'un service ; et c'est avec ces couleurs que je me plais à l'envisager.

HENRI.

Ah ! sire, je suis si fier d'avoir commencé près de votre personne sacrée le premier apprentissage de mon état !

Ladi SOPHIE, *voyant Pope qui s'avance avec une serviette sur l'épaule.*

L'ardeur de vous témoigner nos sentimens nous fait oublier que vous devez avoir un pressant besoin à satisfaire. Votre majesté veut-elle être servie ?

CHARLES.

Miladi, vous prévenez toujours ma demande.

POPE.

Nous voici tout prêts à l'exécuter.
(*On apporte une table avec deux couverts. Henri veut les arranger.*)

POPE, *le retenant par le bras.*

Mon jeune maître, pardonnez ; mais chacun son service. Je ne vous céderois pas aujourd'hui le mien pour toute votre fortune.

ELIZABETH, *courant se saisir d'un flacon de vin et d'une coupe.*

Sire, mon frère a eu l'honneur d'être votre capitaine des gardes, permettez-moi d'être votre échanson.

CHARLES, *avec un sourire.*

Vous voulez donc me traiter comme Jupiter dans l'Olympe ?

WINDHAM.

Sire, tous nos desirs, en ce moment, seroient de vous former une cour moins indigne de vous.

CHARLES.

Le sort, au comble de ses faveurs, ne pourra jamais m'en offrir une sur laquelle mes yeux se reposent avec une plus vive satisfaction. Au milieu de la pompe du trône, les hommages que je reçois sont

le fruit de l'ambition ou de l'intérêt; ici, pauvre et abandonné, je ne les dois qu'aux sentimens personnels que j'inspire. (*Il les regarde tour-à-tour avec des yeux baignés de larmes, et s'efforçant tout-à-coup de les cacher*): Allons, mon cher Derby, savourons bien les douceurs du seul instant de calme que nous ayons pu goûter depuis trois jours. (*Ils vont se mettre à table. Thomas entre brusquement et d'un air effaré.*)

SCÈNE VIII.

CHARLES, DERBY, WINDHAM, ladi MARIE, ladi SOPHIE, HENRI, ÉLIZABETH, POPE, THOMAS.

THOMAS.

ALARME! alarme! le capitaine Luke, avec deux soldats. Ils viennent tout droit au château. A peine ai-je pu les devancer, Ils sont sur mes pas.

Ladi MARIE et ladi SOPHIE.

Ciel !

ELIZABETH.

Nous sommes perdus. Dieu puissant, daigne nous secourir!

HENRI.

Ils ne sont que trois hommes. Nous pouvons leur tenir tête.

DERBY, *avec feu.*

Windham, sauvez d'abord le roi; qu'il s'éloigne. Nous soutiendrons ici la première attaque pour favoriser sa retraite.

WINDHAM.

Non, Derby, ne quittez pas un moment sa personne. Henri, conduisez-les par cette porte secrète.

HENRI.

Oui, sire, daignez vous confier à moi; tant qu'il me restera une goutte de sang, ils ne vous enleveront pas de mes mains.

WINDHAM.

Elizabeth, suivez-les aussi avec votre

mère. (*Ils sortent par une porte dérobée*).

SCENE IX.

WINDHAM, ladi MARIE, POPE, THOMAS.

WINDHAM.

Ma mère, je vous en conjure, gardez de vous trahir par quelques signes de trouble et d'agitation. Peut-être est-ce le hasard seul qui les amène ici. Mettons-nous à table pour prévenir leur curiosité sur la destination de ces deux couverts. Je les entends dans la cour. Thomas, courez à leur rencontre pour les amener directement devant moi.

THOMAS.

Il suffit, milord.

SCÈNE X.

WINDHAM, ladi MARIE, POPE.

WINDHAM.

Et vous, Pope, vous veillerez à ce que personne ne sorte du château, afin que toutes nos forces puissent se rassembler au besoin. Ayez soin de tenir deux chevaux prêts à la petite porte du parc.

POPE.

Je vais remplir vos ordres.

WINDHAM.

Non, attendez. Restez un moment avec nous. Je vous avertirai d'un signe lorsqu'il en sera temps.

CENE XI.

WINDHAM, ladi MARIE, POPE, THOMAS, le capitaine LUKE, PEMBEL, TALGOL.

Le capitaine LUKE.

QUE le ciel vous éclaire, profanes! Le soir nous a surpris en route. Nous venens prendre ici notre logement pour la nuit, moi et ces deux braves soldats qui soutiennent la bonne cause.

WINDHAM.

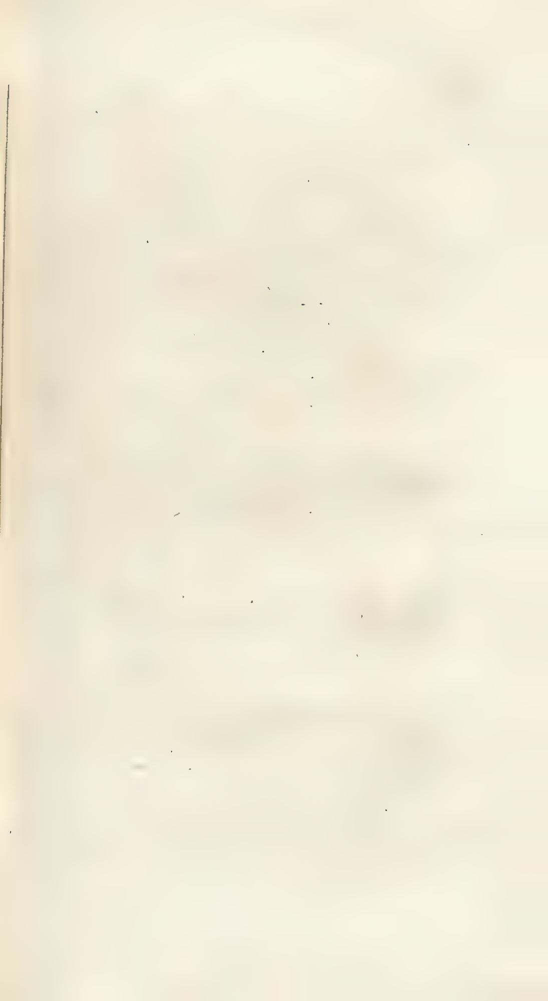
Tous les appartemens du château sont occupés par ma famille. La place me manque pour vous recevoir.

LUKE.

Au nom du parlement, il faut pourtant nous loger.

WINDHAM.

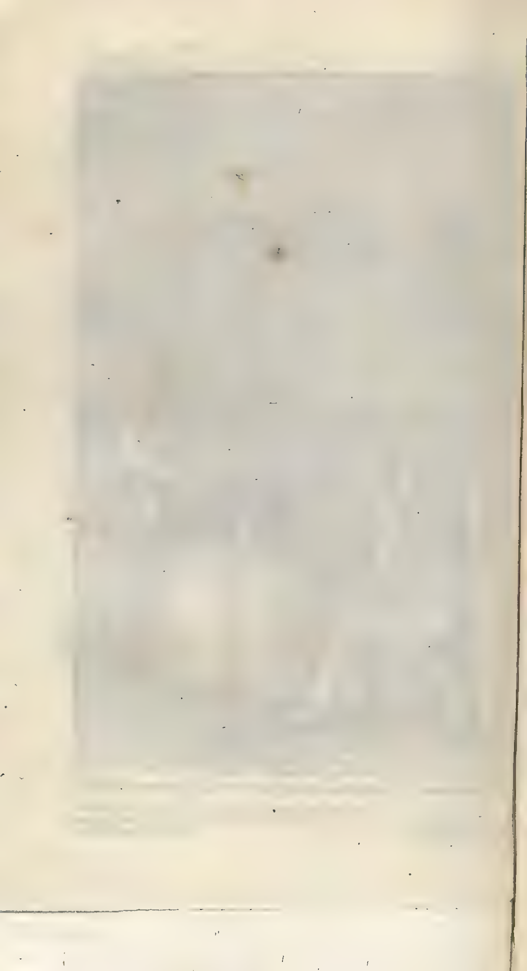
Vous êtes gens de guerre, endurcis à la fatigue. Si vous vous accommodez





Nous sommes gens de guerre, et notre epée nous fera trouver la place qui nous convient ....

C. Monnet inv. del. Delignon sculp.



d'un réduit étroit, je vais vous y faire conduire.

LUKE.

Nous sommes gens de guerre, et notre épée nous fera trouver la place qui nous convient. Pour qui cette table est-elle dressée ?

Ladi MARIE.

Pour mon fils et pour moi. Nous étions absens à l'heure du dîner.

LUKE.

Et nous aussi, parbleu. Ainsi même fortune. Faites apporter trois couverts de plus. Nous mangerons ensemble.

WINDHAM.

Prenez cette table pour vous. De peur de vous troubler, nous irons manger ailleurs.

LUKE.

A la bonne heure. Nous sommes les maîtres ici; point de gêne pour les étrangers. (*A Thomas.*) Un couvert encore, et qu'on nous serve.

LADI MARIE, *à Thomas, qui paroît embarrassé.*

Faites ce qu'on vous ordonne.

WINDHAM, *à Pope.*

Restez pour les servir, et vous viendrez ensuite me trouver. (*Il sort avec ladi Marie.*)

SCENE XII.

LUKE, PEMBEL, TALGOL, POPE.

LUKE.

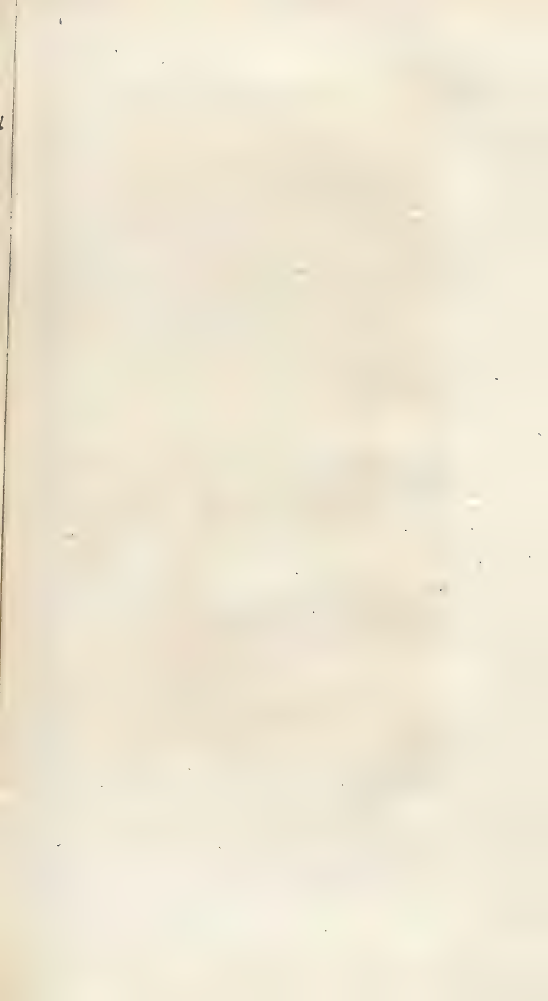
ALLONS, allons, à table, enfans du ciel.

PEMBEL.

Gobergeons-nous pour la santé de la bonne cause. (*Thomas porte un troisième couvert.*)

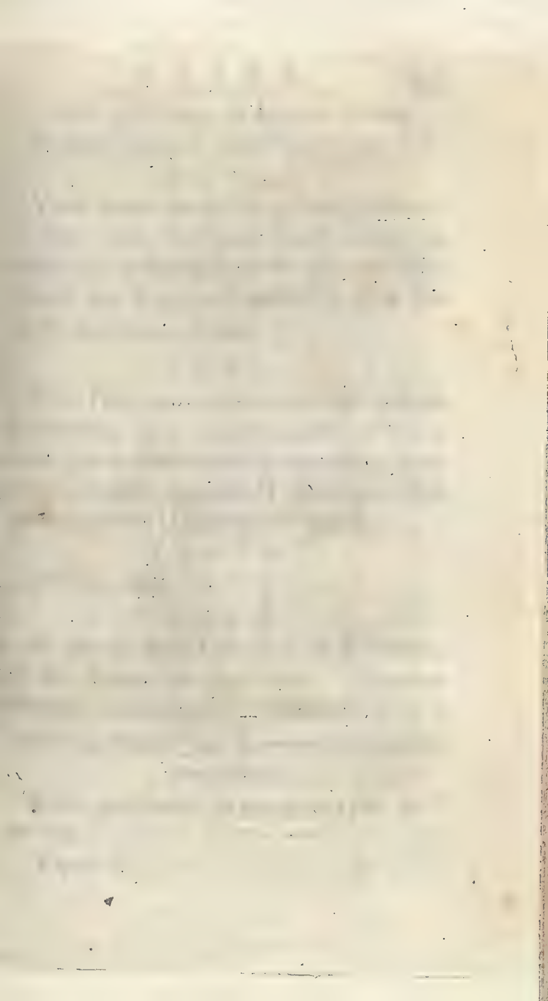
TALGOL, *le prenant de ses mains.*

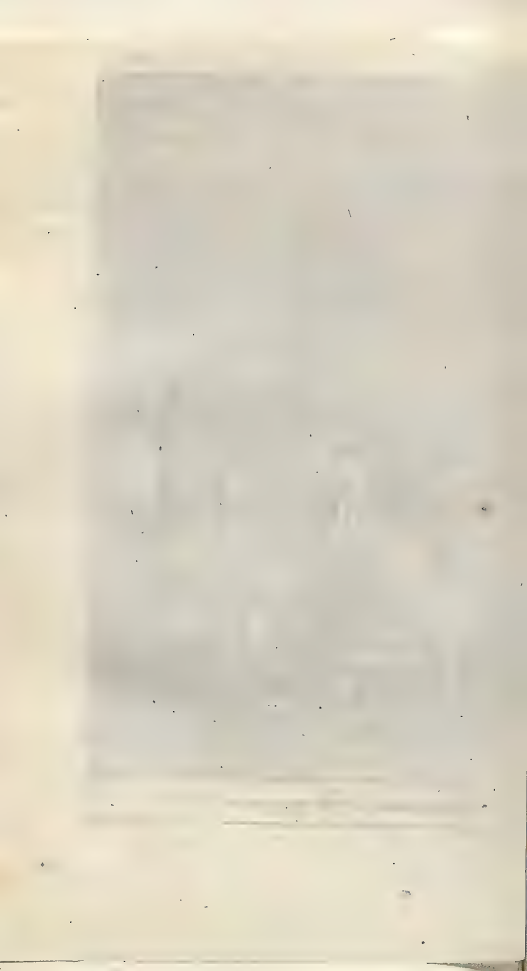
Donne, que je sois aussi de la partie. (*Ils se mettent à table, et commencent à manger avec une extrême voracité.*)





Est-il vrai que le roi soit arrêté?





LUKE, *à Pope, la bouche pleine.*

Eh bien! garçon, quelles nouvelles?

POPE.

Vous devez les savoir mieux que moi. Il court tant de bruit! il n'y a que le diable qui sache le fond des choses! Est-il vrai que le roi soit arrêté? (*Il le regarde fixement en face.*)

LUKE.

Il ne l'est pas, puisque je n'ai pas su le prendre. Il y a trois jours et trois nuits que je bats toute la contrée; il ne me seroit pas échappé. Il faut qu'il soit resté mort sur le champ de bataille.

POPE.

Que me dites-vous?

LUKE.

Ce que je dis? Du vin. (*A Thomas, en lui jetant un plat vide.*) Va nous chercher autre chose. (*Thomas sort.*)

POPE, *à part, en leur apportant des bouteilles.*

Dieu soit loué! ils ne savent pas qu'il est ici.

PEMBEL.

Cette nouvelle vous confond, coquins?

LUKE.

Allez faire sonner vos cloches de deuil. Mais je vous conseille de le faire si doucement que le parlement ne puisse les entendre, ou bien je les ferai sonner pour vous-mêmes.

PEMBEL.

Ce qui doit vous consoler, c'est que votre roi ne sera pas seul dans l'autre monde. Il y retrouvera la moitié de son armée. Nous avons dépêché à sa suite ses plus fidèles sujets.

LUKE.

Cette canaille, qui s'avisoit de me demander quartier, à moi! De mon sabre je leur coupois ce mot en deux dans le gosier.

THOMAS, *portant un autre plat.*

Voici tout ce qu'il y a de prêt pour l'heure.

LUKE.

C'en est assez. Du vin, seulement. M'entendez-vous?

PEMBEL, *à Pope.*

Que fais-tu là à branler la tête? Il semble que tu nous souhaites du mal.

LUKE.

Mettez-nous six bouteilles sur la table, et allez-vous-en jusqu'à ce qu'on vous appelle. (*On leur apporte le vin.*)

POPE, *en sortant, à part.*

Voilà des drôles qui font honneur au parlement.

SCÈNE XIII.

LUKE, PEMBEL, TALGOL.

PEMBEL, *à Talgol.*

Qu'en dis-tu, camarade, n'es-tu pas bien aise à présent de te trouver illuminé?

LUKE.

Vois s'il manque quelque chose aux enfans du Seigneur. Tout ce qui se

trouve sur la terre nous appartient de bonne prise.

TALGOL.

Je ne croyois pas qu'il fût permis à des élus de prendre leur repas dans la maison des profanes.

LUKE.

C'est que tu ne sais pas encore interpréter nos principes. Ils nous ordonnent de nous faire tout le bien que nous pouvons, aux dépens des enfans des ténèbres. Or rien assurément ne remplit mieux cet objet, que de leur couper les vivres à la bouche, et de les gober à leur place.

TALGOL.

Voilà qui me paroît fort bien expliqué.

LUKE.

Quand pourras-tu connoître les avantages infinis que le Seigneur accorde à ses élus ? Tous les engagemens que nous prenons avec les profanes, même quand ils seroient appuyés d'un serment, sont nuls de plein droit, dès qu'ils tournent

à notre préjudice. Aussi, vois quelle fut notre conduite devant le château de Pendennis! Ne reçûmes-nous pas l'ordre exprès de Dieu de passer les assiégés au fil de l'épée, malgré les articles de la capitulation?

PEMBEL.

Il ne s'agit que de bien entendre le point fondamental de notre doctrine. C'est que nous sommes amis du ciel, et que tout doit être en notre faveur contre ses ennemis; que ce seroit l'outrager que de refuser les dons qu'il nous accorde; et que toutes nos actions sont légitimes et saintes, puisque nous n'agissons que par le secours de sa grace. N'est-ce pas lui qui inspiroit aux femmes même un zèle tout divin pour la bonne cause? N'a-t-on pas vu les plus distinguées se défaire, avec transport, de leurs joyaux les plus précieux, et jusqu'aux simples domestiques nous apporter le prix de leurs gages, pour lever des troupes à la gloire du ciel, et forcer l'Angleterre entière de marcher dans les

voies du salut? N'entendons-nous pas tous les jours le Seigneur nous déclarer sa volonté sacrée dans nos révélations?

TALGOL.

Cependant les Ecossais en avoient eu, disoient-ils, à Dumbar, qui leur prophétisoient que s'ils descendoient de leurs montagnes, ils battroient Cromwell.

PEMBEL.

Il est vrai; mais Cromwell eut aussi les siennes, qui lui prophétisoient qu'il battroit les Ecossais, s'ils descendoient de leurs montagnes. Les prières des deux partis étoient un appel au jugement de Dieu, qui déclara, par la victoire, celui qu'il jugeoit digne de prospérer, comme il vient de le témoigner encore par de nouvelles bénédictions.

LUKE.

Allons, c'en est assez. Buvons, mes amis. (*Ils boivent.*)

PEMBEL.

Mon capitaine, irons-nous voir main-

tenant si l'on a traité nos chevaux comme il convient ?

LUKE.

Oui, mon enfant; et nous irons ensuite visiter tous les coins du château pour voir s'il n'est rien qui puisse y convenir aux ſavoris du Seigneur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

POPE et THOMAS, *entrant ensemble et s'empressant de desservir la table*

THOMAS.

Il semble que ces coquins soient venus tout exprès pour nous manger le dîner du roi.

POPE.

Sois tranquille, le roi en a eu sa part. Je lui avois mis en réserve ce qu'il y avoit de meilleur.

THOMAS.

Oui; mais, tandis qu'ils étoient ici tranquillement à se goberger, il n'a pu faire son repas qu'au milieu du trouble et des inquiétudes.

POPE.

Moi, qui me faisois tant d'honneur de pouvoir servir à table sa majesté, me voir forcé de servir au contraire ses plus grands ennemis !

THOMAS.

Il m'est venu cent fois dans la pensée de leur donner de ma bouteille sur la tête quand ils me demandoient à boire.

POPE.

Et moi, je les ai suivis lorsqu'ils ont fureté dans tout le château pour butiner. Je te l'avoue, s'ils étoient parvenus jusqu'à la chambre secrète du roi, j'avois mes pistolets, je leur faisois sauter la cervelle.

THOMAS.

Il est heureux pour nous qu'ils soient si persuadés de sa mort. Mais de quel ton ils en parloient ! Je n'ai jamais vu d'insolence pareille.

POPE.

Le capitaine en étoit encore plus pourvu que les autres.

THOMAS.

C'est qu'il se souvient de son premier état. Croirois-tu que je l'ai vu autrefois garçon boucher à Bristol ?

POPE.

Je ne m'étonne plus qu'il ait un air si tranchant.

THOMAS.

Et monsieur Pembel, son ami, ce garçon tailleur, l'orateur de son quartier, qui s'est fait soldat théologien de Cromwel ! Je parierois qu'il a perverti plus de monde par sa maudite langue, qu'il n'en a tué de son épée.

POPE.

Connois-tu le troisième ?

THOMAS.

Non ; mais, à sa mine enfumée, je le croirois un de ces misérables chaudronniers qui courent les campagnes. On l'aura recruté sur les grands chemins.

POPE.

Il faut convenir que voilà une espèce de héros bien choisie.

SCÈNE II.

Ladi MARIE, WINDHAM, POPE, THOMAS.

WINDHAM.

Eh bien, Pope! les soldats, où sont-ils?

POPE.

Je les crois tous appesantis déjà de sommeil. Je leur ai porté dans leur chambre quatre bouteilles de vin, qu'ils ont vuidées en se mettant au lit. Je vous garantis que miladi peut être arrivée à Shoreham avant qu'ils ne se réveillent.

WINDHAM.

Il faut profiter de ce moment précieux. Que tout se dispose dans le plus grand silence pour le départ de ma mère.

Ladi MARIE.

Thomas, va donner un coup-d'œil à mes équipages, et presser les préparatifs. Henri fait prendre au roi le déguisement nécessaire pour venir à ma suite. Quand tout sera prêt, tu viendras nous avertir.

THOMAS.

Je cours remplir vos ordres.

SCÈNE III.

Ladi MARIE, WINDHAM, POPE.

POPE.

Milord, accompagnerai-je le roi?

WINDHAM.

Non. Je veux que mon fils soit du voyage; et moins la suite sera nombreuse, moins elle fera naître de soupçons.

POPE.

Mais s'il arrivoit par malheur qu'on eût besoin de le défendre, pouvez-vous

armer

armer trop de bras pour son secours ? Il me semble que je pourrois aller un peu en avant à la découverte sur la route, sans paroître appartenir à la voiture de miladi.

WINDHAM.

Je chargerai Thomas de ce soin.

POPE, *tristement.*

Thomas, milord ? est-ce que vous doutez de mon courage ou de ma fidélité !

WINDHAM.

Non, mon ami, je crois l'un et l'autre à toute épreuve ; mais j'ai besoin ici de ta prudence pour en imposer aux soldats dans la maison, et aux paysans dans le village, en cas d'un événement imprévu.

Ladi MARIE.

Sois persuadé que s'il étoit question de quelque manœuvre importante, c'est toi que l'on choisiroit le premier. Je t'en donne ma parole.

POPE.

Ce témoignage me console un peu ; cependant, il faut que je le dise, j'aurois

mieux aimé suivre le roi, le sauver ; ou mourir pour lui.

WINDHAM.

Je te reconnois à ces sentimens. Mais le temps nous presse. Va voir si sa majesté est prête, et dis à mon fils qu'il peut l'amener ici en sûreté.

POPE, *en sortant.*

Oui, milord.

SCÈNE IV.

Ladi MARIE, WINDHAM.

Ladi MARIE.

Je suis enchantée de la conduite de Henri près du roi. Ses hommages sont empressés, sans avoir rien de servile. Ses discours ont un caractère mêlé de respect, d'affection et de générosité. Il console, il anime le prince ; il lui jure de le servir aux dépens de ses jours. On découvre

déjà dans sa jeunesse le sens et la fermeté de l'expérience.

WINDHAM.

Mon fils vous sera redevable de ses vertus. C'est en nous frappant sans cesse de l'exemple des grandes qualités de mon père, que vous en faites naître l'émulation dans le cœur de vos enfans.

Ladi MARIE.

Voici des temps orageux où se présentera souvent l'occasion de les exercer. J'aime à croire que, dans une grande épreuve, votre fils ne seroit pas indigne de son nom.

WINDHAM.

O ma mère, que vous me rendez fier par cette espérance ! C'est peu de vous devoir la vie, je vous dois l'honneur de tous ceux en qui je respire.

SCÈNE V.

CHARLES, DERBY, ladi MARIE, WINDHAM, HENRI.

CHARLES.

WINDHAM, reconnoissez-vous ces habits ? (*Il écarte le manteau qui l'enveloppe et laisse voir l'habit de livrée dont il est revêtu.*)

WINDHAM.

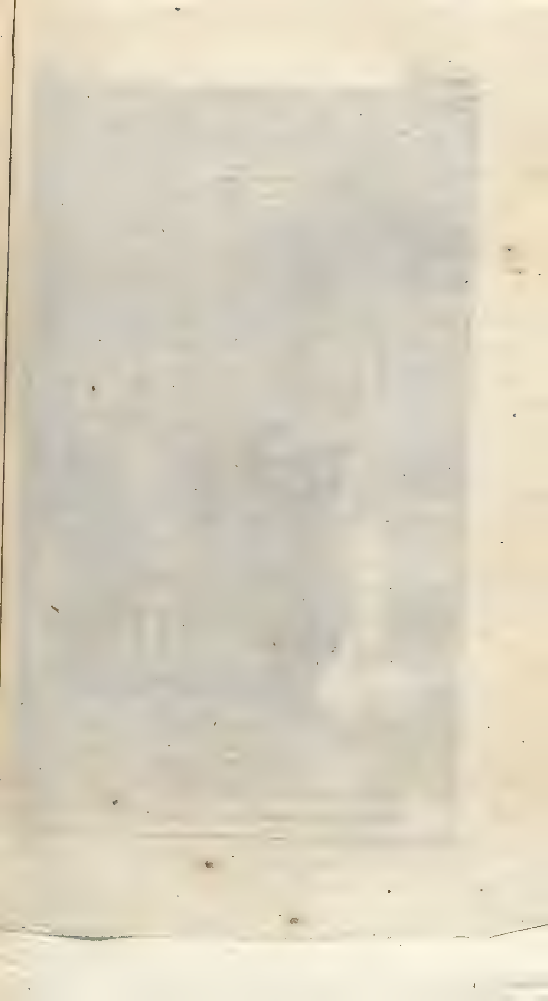
O mon prince ! quelle douleur de vous voir réduit à cette affreuse nécessité !

Ladi MARIE, *les yeux baissés.*

Je n'ose porter sur vous mes regards, je crains qu'ils ne vous offensent.

CHARLES, *avec dignité.*

Non, miladi, rassurez-vous ; ils ne me verront point rougir. Ce n'est pas d'aujourd'hui que le sort me condamne à d'étranges métamorphoses. Contraint,





Windam, reconnoissez vous ces habits.



il y a peu de jours, de manier la cognée dans la profondeur des forêts, pourquoi m'étonnerois-je de ce nouveau travestissement? Ce n'est qu'un trait de plus de l'inconstance de la fortune. Plus elle m'accable de ses caprices, plus je mets d'orgueil à les mépriser. C'est de l'abaissement où elle me plonge que je veux m'élever au-dessus d'elle et de moi-même. — Un roi, sous ces habits, reçoit une grande leçon de la destinée, pour la donner au reste des souverains.

DERBY, *se détournant, et levant les yeux vers le ciel.*

Ah! sire.

CHARLES.

Derby, tu ne vois que de l'abjection dans ce vêtement; moi, je sais m'en faire une parure triomphale. Le bandeau royal sur mon front n'en imposeroit pas à l'audace de mes ennemis; et, sous la livrée de la servitude, j'ai la gloire de régner encore sur des cœurs fidèles. (*Derby et tous les autres se jettent aux pieds du roi.*)

WINDHAM.

Vous les voyez tous dévoués à s'immoler pour vous.

CHARLES, *avec transport.*

Voilà les hommages qui m'élèvent bien plus haut que les trônes de la terre. Mais relevez-vous, mes amis : ce n'est pas à mes genoux, c'est à mes côtés que vous devez trouver votre place. Milord, j'ai vu régner dans votre maison des vertus qui ne suivent pas toujours le diadême, et qui en effacent l'éclat. Si l'amour de mon peuple et les lois de l'honneur ne me faisoient un devoir de maintenir ma couronne, c'est dans la paix de cette retraite et dans la jouissance de votre amitié que j'aspirerois à vivre.

Ladi MARIE.

Par pitié, sire, cachez-nous de pareils sentimens ; ils mêleroient trop d'amertume à nos regrets.

WINDHAM.

Hélas! telle est notre situation. Quoique votre aspect me pénètre de la joie la plus vive, je me trouve réduit à de-

sirer de vous voir manquer bientôt à nos regards.

CHARLES.

Milord, ma présence a produit le désordre et le trouble dans votre maison ; mais je jure de ne jamais oublier ni le danger où je vous expose, ni votre fermeté généreuse à le braver.

WINDHAM.

Ah! sire, dans le sentiment profond qui nous anime pour l'intérêt de la patrie, tout ce qui nous est personnel est d'une bien foible considération. Ce n'est ni ma sûreté, ni celle de ma famille, qui fait naître mes inquiétudes ; c'est la vôtre dont je suis occupé tout entier. La fortune nous a mis hors d'état de pouvoir nous rendre utiles à notre pays. Mais vous, sire, vous pouvez encore faire son bonheur.

CHARLES.

En travaillant à ce grand ouvrage, je me rappellerai sans cesse que vous m'en avez fourni les moyens. Parvenu à l'accomplir, je ne vous en laisserai

pas demander le prix à l'état ; c'est moi qui me chargerai d'acquitter sa reconnoissance.

WINDHAM.

Que je voie mon pays heureux, et je serai assez récompensé ! Mais, hélas ! mes forces épuisées par de longs services ne me permettent guère cet espoir. Je le laisse du moins à mon fils dans l'héritage de mes sentimens. Permettez-moi, sire, de vous le recommander, ce seul fils qui me reste, à votre souvenir. Je ne vous demande pour lui que de l'employer utilement au service de sa patrie. J'ose vous répondre qu'il ne fera tort ni à votre choix ni à l'honneur de ses ancêtres.

CHARLES.

Milord, je vous en donne pour gage ma parole. Et si j'étois assez malheureux pour l'oublier (*il prend Henri par la main*), digne fils de mon bienfaiteur, venez vous placer devant mon trône, et dites-moi en face : Je suis

Windham; mon cœur me dira ce que j'aurai à faire.

SCÈNE VI.

CHARLES, DERBY, ladi MARIE, WINDHAM, ELIZABEH, HENRI, POPE, THOMAS.

POPE et THOMAS, *en entrant.*

MILORD, tout est prêt pour le départ de sa majesté.

DERBY.

Il n'y a pas un instant à perdre.

Ladi MARIE, *en levant les bras vers le ciel.*

Dieu, protecteur des rois, daigne nous prendre sous ta garde! (*Windham paroît enseveli dans une profonde rêverie.*)

CHARLES, *allant vers lui.*

Windham, vous ne me dites rien?

WINDHAM.

Sire, je voudrois vous dérober les agitations qui troublent mon cœur en ce moment.

CHARLES.

Et moi, je voudrois pouvoir vous exprimer tout ce qui se passe dans le mien. Je suis entré dans votre maison en fugitif; vous m'y avez traité en roi; j'en sors votre ami. (*Windham veut se précipiter à ses pieds. Charles le retient; et, lui tendant les bras :*) Que faites-vous ? Je ne veux recevoir que vos embrassemens. (*Il l'embrasse avec transport.*) Mon ami, le destin ne sera pas assez cruel pour me ravir le bonheur de vous revoir. J'emporte avec moi cette espérance. (*Windham, sans pouvoir lui répondre, saisit sa main, la couvre de baisers, et l'arrose de ses larmes. Charles le regarde avec attendrissement. Pope, dans cet intervalle, s'avance pour baiser le bas de son man-*

teau. Charles l'apperçoit, lui donne sa main à baiser, et lui dit :) Je vous dois le salut de ma vie : de pareils services ne se paient que par l'honneur; et je ne vous en offre pas d'autre récompense. Mais veillez avec soin sur les jours de vos dignes maîtres, c'est un bienfait que je saurai payer, à mon retour, de la plus brillante fortune. (*Il s'avance vers ladi Marie ; et, lui présentant la main :*) Miladi, je suis à vos ordres. (*Henri s'élance au cou de son père.*)

WINDHAM, *avec feu.*

Mon fils, je vous confie la personne sacrée de votre roi. Vous me répondez de sa sûreté. Sachez, s'il le faut, mourir pour le défendre.

HENRI, *vivement.*

J'engage devant vous et devant le ciel ma vie à le sauver.

SCÈNE VII.

Ladi MARIE, ladi SOPHIE, CHARLES, DERBY, WINDHAM, ÉLIZABETH, HENRI, POPE, THOMAS.

Ladi SOPHIE, *entrant d'un air consterné, suivie d'Elizabeth.*

AH! sire, arrêtez! Ma mère, vous le conduisez à la mort.

Ladi MARIE.

D'où vient l'égarement où je vous vois, ma fille?

Ladi SOPHIE.

Tout est perdu.

CHARLES.

Comment! daignez vous expliquer, miladi.

Ladi SOPHIE.

Aurai-je la force de vous le dire?

WINDHAM,

WINDHAM.

Tâchez de recueillir vos sens, chère épouse. Au nom du ciel, tirez-nous du trouble où vous nous jetez.

Ladi SOPHIE, *d'une voix entrecoupée.*

Le maréchal, qui a ferré le cheval du roi, s'est glissé furtivement dans le château..... Il est monté à la chambre des soldats..... il les a réveillés..... il leur a dit que le roi étoit dans la maison..... Je l'ai vu sortir pour aller ameuter les paysans, tandis que les soldats s'habillent pour venir se saisir ici de sa majesté.

CHARLES, *avec fermeté.*

Il faut céder à la destinée. Mais elle ne disposera de moi qu'après la perte de tout mon sang.

DERBY.

Ah! si je puis sauver vos jours aux dépens des miens! Qu'avons-nous à craindre, lorsqu'il nous reste encore notre épée?

WINDHAM.

Non, brave guerrier, la résistance seroit inutile. Tout le village est peut-

être déjà sous les armes. Sire, daignez ne pas vous abandonner encore aux mouvemens d'un aveugle désespoir. Je vous en conjure, mon cher Derby, ramenez le roi dans son appartement secret, et ne vous éloignez pas un instant de sa personne. S'il faut en venir à la force ouverte, j'irai me joindre à vous avec mon fils, et nous combattrons tous ensemble jusqu'au dernier soupir. (*Il les conduit vers un escalier dérobé.*) Thomas, courez faire lever le pont-levis du château pour empêcher la populace d'y pénétrer. (*Thomas sort.*) Et vous, mon fils, je crains la bouillante audace de votre jeunesse; retirez-vous avec Pope dans la chambre voisine. Je vous défends d'en sortir sans mes ordres.

HENRI, *avec chaleur.*

Quoi! mon père.....

WINDHAM.

J'entends venir les soldats. (*Henri s'élance pour voler à leur rencontre. Windham le retenant, lui lance un regard sévère, et lui dit du ton le plus im-*

périeux :) Obéissez. (*Henri passe avec Pope dans la pièce voisine.*)

WINDHAM, *à ladi Marie.*

O ma mère, c'est en ce moment que j'ai besoin d'être soutenu par votre courage ! (*Il se tourne vers ladi Sophie et vers Élizabeth.*) Pardonne, chère épouse, et toi, ma fille, si je ne puis vous épargner l'aspect d'une soldatesque insolente. Mais, dans un tel péril, je ne puis me résoudre à vous éloigner de mes yeux.

SCENE VIII.

Ladi MARIE, ladi SOPHIE, ELIZABETH, WINDHAM, LUKE, PEMBEL, TALGOL.

(*Les soldats se précipitent dans le salon.*)

LUKE, *d'une voix tonnante.*

Ou sont-ils ? où sont-ils ?

WINDHAM, *avec calme.*

Qui cherchez-vous ?

LUKE.

Stuart et le compagnon de sa fuite.

WINDHAM.

Stuart? Je ne connois de ce nom que le roi d'Angleterre, et on ne le prononce devant moi qu'avec respect.

LUKE.

Nous n'avons point de roi. C'est Stuart que je vous demande.

PEMBEL.

Il est dans votre château. Ne vous avisez pas de le céler, ou il vous en coûte la vie.

WINDHAM.

Je la mépriserois, si je la croyois à votre merci.

LUKE.

Moins de paroles, et répondez. Où sont les deux hommes qui sont venus ici ce matin?

PEMBEL.

Le maréchal, à qui vous avez envoyé leurs chevaux, a reconnu les fers pour avoir été forgés dans le Nord. D'autres

marques prouvent que l'un des deux est le roi d'Ecosse.

Ladi MARIE.

Et l'avez-vous jamais vu pour le reconnoître ?

LUKE.

Non; mais qu'importe? Cromwell le reconnoîtra bien.

WINDHAM, *bas à ladi Marie.*

L'entendez-vous, ma mère? Ah! si.....

Ladi MARIE, *bas à Windham.*

Mon fils, je suis digne de concevoir tes vœux magnanimes.

LUKE, *en les interrompant.*

Allons, finissez vos discours. Qu'on nous livre à l'instant les deux étrangers (*Il tire son épée, et la lève sur Windham*); qu'on nous les livre, ou vous êtes mort.

Ladi SOPHIE, *s'élançant au-devant du capitaine.*

Que faites-vous, barbare?

Ladi MARIE.

Arrêtez, arrêtez. Je vais vous les amener.

LUKE, *baissant son épée.*

Hâtez-vous, miladi, si vous tremblez pour ses jours.

SCÈNE IX.

WINDHAM, ladi SOPHIE, ÉLIZABETH, LUKE, PEMBEL, TALGOL.

Ladi SOPHIE, *bas à Elizabeth avec un air consterné.*

QUEL est donc le dessein de ma mère?

ÉLIZABETH.

Je n'ose le pressentir. (*Elles se jettent dans les bras l'une de l'autre.*)

LUKE.

Milord, ignorez-vous les peines prononcées par le parlement contre ceux

qui refuseroient de remettre Stuart en sa puissance ?

WINDHAM.

Ignorez-vous l'infamie attachée à ceux qui violent les droits de l'hospitalité ?

LUKE.

Vous êtes rebelle à la loi de la nation.

WINDHAM.

Je n'en connois point qui puisse me faire oublier celles de l'honneur.

LUKE.

Comment l'honneur peut-il vous engager envers un proscrit, déclaré l'ennemi de la patrie ?

WINDHAM.

L'ennemi de la patrie est, à mes yeux, celui qui renverse son gouvernement, qui ravit au peuple son roi légitime. Quand une erreur de mon esprit m'auroit entraîné dans les principes abominables dont vous faites profession, si Charles étoit venu me demander un asyle, j'aurois cru devoir respecter son malheur. Jugez maintenant si j'étois ca-

pable de le trahir, moi qui le regarde toujours comme mon souverain, et sa personne comme sacrée. La violence peut l'arracher de mes bras; mais l'aspect d'un échafaud dressé pour mon supplice n'eût jamais pu me porter à le trahir lâchement.

LUKE.

Vous reconnoissez donc que Stuart est l'un des deux hommes que l'on va nous amener?

WINDHAM.

Lorsqu'ils seront en votre présence, vous le saurez de leur bouche, s'ils daignent vous l'apprendre.

LUKE.

Il faudra bien qu'ils le confessent, ou ce ferme fera raison de leur refus.

WINDHAM.

Qu'osez-vous dire? N'attendez pas que je vous laisse impunément exercer votre rage. Ce château, depuis trois cents ans, est la demeure de l'honneur; vous ne le souillerez point par un meurtre exécrable. Craignez de me pousser au désespoir.

Vous voyez un soldat moins vieilli par l'âge que par les fatigues de la guerre, et qui, pour vous punir, peut retrouver un moment les forces de sa première jeunesse.

SCENE X.

Ladi MARIE, WINDHAM, ladi SOPHIE, ÉLIZABETH, LUKE, PEMBEL, TALGOL.

LUKE, *à ladi Marie qui s'avance.*

Ou sont mes prisonniers?

Ladi MARIE.

Ils me suivent. Avant de les remettre en vos mains, j'ai voulu d'abord vous déclarer combien je déteste l'action que vous me forcez de commettre. Je sens qu'elle outrage l'humanité. Mais mon premier devoir est de conserver la vie la plus précieuse. Si j'avois été libre de la racheter de la mienne, je n'aurai pas hé-

sité sur le choix de la victime. Le ciel voit au fond de mon cœur. C'est à vous qu'il demandera compte du sang que j'expose à votre furie. (*En leur tendant des mains suppliantes.*) Mais si vous êtes encore sensibles à la voix de la nature, ne rejetez pas mes tendres supplications en faveur de ces infortunés. Je leur ai promis que vous respecteriez leur misère.

LUKE.

C'est trop long-temps écouter de vaines lamentations. Où sont-ils ?

SCENE XI.

Ladi MARIE, WINDHAM, ladi SOPHIE, ÉLIZABETH, LUKE, TALGOL, PEMBEL, HENRI, POPE.

HENRI *s'avance fièrement, enveloppé, ainsi que Pope, d'un grand manteau.*

Je n'attendrai pas que vous veniez me chercher.

Ladi SOPHIE, *reconnoissant la voix de Henri.*

Ciel! qu'entends-je? (*D'une voix étouffée.*) Mon fils? (*Elle tombe évanouie dans les bras d'Elizabeth, qui la conduit vers un fauteuil.*)

WINDHAM, *s'empressant de lui donner des secours; bas à Elizabeth.*

Gardez-vous de nous trahir. (*Luke, Pembel et Targol considèrent un moment Henri avec un air de surprise et d'irrésolution.*)

LUKE, *s'avançant enfin vers lui.*

Qui êtes-vous?

HENRI, *avec fierté.*

Avez-vous eu l'audace de croire que je m'abaisserois à vous répondre?

LUKE, *insolemment.*

Qui êtes-vous encore, vous dis-je?

HENRI.

De quel droit osez-vous m'interroger?

LUKE.

Au nom du parlement dont je vous porte les ordres.

HENRI.

Moi, reconnoître un parlement dominé par un rebelle !

LUKE.

Cromwell saura bien vous y contraindre. Il n'est qu'à dix milles d'ici. C'est en sa présence qu'il faudra parler.

HENRI.

Vous n'aurez donc qu'un mot de ma bouche. Conduisez-moi devant lui.

PEMBEL.

Hâtons-nous, avant que les paysans ne se rassemblent, et ne viennent peut-être nous disputer notre capture.

LUKE.

Marchons. (*Il fait un mouvement pour entraîner Henri.*

HENRI, *lui en imposant d'un signe d'autorité.*

Un instant. (*A Windham.*) Milord, j'espérois rendre mes jours utiles à ma patrie. Si ma mort peut lui épargner un sang précieux, je m'y dévoue sans regret, et même avec joie. Recevez, et

vous

vous aussi, miladi, ma profonde reconnoissance pour les sentimens que vous m'avez témoignés, et sur-tout pour la haute opinion que vous avez eue de mon courage. (*Windham et ladi Marie s'efforcent d'étouffer leur douleur. Henri cherche des yeux sa mère, et la voit évanouie. Il se précipite sur sa main, et la couvre de baisers.*)

HENRI.

Dans quel état affreux la jette un intérêt trop tendre ! Faut-il que je sois contraint de l'abandonner dans une si déplorable situation ! Milord, miladi, et vous, Elizabeth, au nom du ciel, je vous en conjure, prodiguez-lui tous les soins de votre tendresse. Parlez-lui souvent de moi; peignez-lui l'effort que je fais sur moi-même pour me séparer d'elle. Je n'oserois répondre de ma résolution, si je voyois un moment ses larmes, si j'entendois sa voix gémissante. (*Il se relève, presse tendrement la main d'Elizabeth, pousse un profond soupir, en jetant pour la der-*

nière fois les yeux sur sa mère; et tout-à-coup enfonçant son chapeau sur ses yeux, et s'envelopppnt le visage de son manteau, de peur d'être reconnu par les paysans, en traversant le village, il s'éloigne à grands pas, et fait signe aux soldats de le suivre.)

LUKE, *l'accompagnant l'épée nue sur l'épaule, crie aux soldats:*

Allons, amis.

PEMBEL, *à Pope, qui s'enveloppe de son manteau.*

Marchez. Cromwell va bien savoir aussi qui vous êtes.

POPE.

Je ne craindrai pas de vous le dire tout haut à vous-mêmes; nu serviteur fidèle du roi, qui se fait gloire de mourir pour lui. (*Les soldats les entraînent, et sortent avec des cris confus.*)

SCÈNE XII.

Ladi MARIE, WINDHAM, ladi SOPHIE, ÉLIZABETH.

WINDHAM.

Je puis donc enfin me livrer en liberté à ma douleur ! O ma mère ! quel sacrifice !

Ladi MARIE.

C'est pour moi qu'il est le plus douloureux ! moi, que le sort a forcée de préparer et de conduire les victimes.

WINDHAM, *se penchant vers ladi Sophie.*

Reviens à toi, chère épouse. Que dis-je, hélas ! dois-je desirer de te voir sortir de ce paisible évanouissement ? Ah ! s'il pouvoit se changer en un long et profond sommeil! Le cœur déchiré de mes propres blessures, comment pourrai-je soutenir encore ton désespoir ?

Ladi SOPHIE, *reprenant peu à peu ses esprits, d'une voix affoiblie.*

Mon fils!

WINDHAM.

C'est en vain que tu l'appelles, ce fils si cher! C'est lorsqu'il se montre le plus digne de notre amour, que nous sommes condamnés à le perdre!

Ladi SOPHIE, *se ranimant, d'une voix plus forte.*

Mon fils! (*Elle promène de tous côtés ses regards.*) Où est-il? (*Elle se lève avec précipitation.*) Qu'avez-vous fait de mon fils? (*Windham, abattu, ne peut encore répondre.*)

Ladi MARIE, *avec un effort violent sur elle-même.*

Un héros, l'honneur de notre nom, le sauveur de son roi, le gage du salut de sa patrie.

Ladi SOPHIE, *avec l'accent du désespoir.*

Barbares! vous avez pu l'immoler?

WINDHAM.

Voulois-tu me voir me déshonorer par une lâche trahison, et livrer aux bourreaux une tête sacrée? Réduite à choisir d'un époux vivant pour l'infamie, ou d'un fils mourant pour la gloire, parle, quel choix aurois-tu fait?

Ladi SOPHIE.

Que puis-je te répondre? Mais mon fils!

WINDHAM.

Il étoit aussi le mien. Je le voyois seul échappé des ruines d'une nombreuse famille pour relever sa gloire. Il annonçoit, dès sa première jeunesse, les espérances les plus flatteuses. Il les a toutes surpassées en un moment. Avec tant de droits à mon amour, crois-tu que la nature me laisse gémir moins vivement que toi sur sa perte? Prends donc aussi pitié de mes souffrances. Tu me crois insensible, parce que je veux adoucir ta douleur. Ah! que ne peux-tu voir mes entrailles déchirées par les plus vives tortures! Que te dirai-

je? Ce n'est pas une ame comme la tienne, que l'on abuse par de vaines consolations. Mais il en est que l'on peut t'offrir. Vois ton fils, déjà plein de vertus, à la fleur de son âge, acquérir un renom immortel, en sauvant son prince et son pays! Occupe un moment ta tendresse de ces nobles pensées. Quand il faudra le regretter, je t'offre une grande espérance, que la férocité de Cromwel ne rendra pas vaine; c'est d'être enveloppés tous à la fois dans la même proscription.

Ladi SOPHIE.

Je l'embrasse avec ardeur, cette espérance horrible. Que ferois-je de la vie, s'il me falloit survivre à mon fils? (*Plus vivement.*) Mais où est-il? Je veux le voir. Ramenez-le moi, que je reçoive au moins ses derniers embrassemens.

WINDHAM.

Il vient de s'arracher de tes bras éperdus. Il craignoit l'excès de ta tendresse.

Ladi SOPHIE.

Il ne l'a point connue, s'il n'a vu que mon évanouissement. La frayeur d'une

femme à l'aspect de farouches soldats pouvoit le causer. C'est du désespoir de sa mère qu'il me falloit le rendre témoin. A-t-il vu ruisseler mes larmes brûlantes? a-t-il senti mon cœur palpiter contre le sien, dans mes étreintes maternelles? Vous voulez qu'il expire sans savoir à quel excès il m'est cher! Non, cruels, laissez-moi le suivre; j'irai, je traverserai la foule de ses satellites et de ses bourreaux; je veux l'embrasser mille fois, je veux m'étouffer contre son sein, et mourir avant lui de ma douleur. (*Elle s'élance d'un pas égaré. Windham la retient. Elle ne peut que tendre et agiter ses bras, en s'écriant d'une voix douloureuse :*) Mon fils! mon fils! (*Charles, accompagné de Derby, rentre en ce moment. Il s'arrête dans une muette surprise. Windham l'apperçoit, et s'avance vers lui. Ladi Sophie s'efforce de calmer ses mouvemens en la présence du roi; et, pour éviter sa vue, elle se détourne sur le sein d'Elizabeth.*)

SCÈNE XIII.

CHARLES, DERBY, ladi MARIE, WINDHAM, ladi SOPHIE, ÉLIZABETH.

CHARLES.

WINDHAM, que vient-il donc de se passer? J'entends de toutes parts des voix tumultueuses répéter en longues clameurs : Le roi est pris. Les soldats entraînent deux hommes. Je les ai vus s'éloigner dans la campagne, suivis d'une populace bruyante, à la clarté de mille flambeaux. Je descends, je vous trouve dans une profonde consternation; je vois votre épouse noyée dans les pleurs, et cherchant à fuir mes regards. Quel est ce mystère que je crains d'approfondir?

WINDHAM.

N'avez-vous pas entendu les cris de cette mère désolée?

CHARLES.

Que dites-vous? Votre fils....

WINDHAM.

Il vous avoit juré de sauver votre vie aux dépens de ses jours. Il remplit son serment.

CHARLES.

Et vous croyez que je le laisserai mourir à ma place? Non, non. Je me croirois indigne de ce dévouement généreux, si je permettois qu'il s'achève. Séchez vos pleurs, miladi, je vais vous rendre un fils qui mérite si bien vos regrets.

WINDHAM.

Ce seroit en vain. Le sanguinaire Cromwell s'effraie-t-il du nombre des victimes? C'en est fait de mon fils, et vous péririez sans le sauver.

CHARLES.

Je mourrai du moins avec lui.

WINDHAM.

Non, sire, vous ne mourrez point. Votre vie n'est plus à vous: elle m'appartient, à moi qui viens de l'acheter

au prix de mon sang. J'ose réclamer tous mes droits sur elle, pour les joindre à ceux de la nation.

CHARLES.

Et que pouvez-vous exiger de moi?

WINDHAM.

Que notre grand projet s'accomplisse: l'exécution en devient plus favorable. Le faux bruit qui remplit déjà le village, et qui va bientôt se répandre dans tous les environs, vous assure une libre retraite. Hâtez-vous de partir; le délai d'un seul instant peut vous être fatal. Le tigre, trompé dans sa rage, viendra demain, à la trace de mon sang, chercher sa nouvelle proie. Soyez hors de ses atteintes avant le réveil de sa fureur.

DERBY.

Eh bien! Windham, dérobez-vous aussi avec nous à la vengeance de Cromwell. Chargé de vos effets les plus précieux, venez avec votre mère, votre épouse et votre fille, et suivez notre destinée.

WINDHAM.

Je croyois, Derby, que vous auriez mieux appris à me connoître. J'aurois livré mon fils au glaive des bourreaux, et je voudrois y soustraire ma tête !

CHARLES.

Sauvez du moins ce qui vous reste d'une famille infortunée. Hâtez-vous de la mettre en sûreté.

Ladi MARIE.

Moi, sire, abandonner mon fils !

Ladi SOPHIE.

On m'a ravi le mien, on ne m'arrachera point à mon époux.

WINDHAM.

Vous voyez que la mort n'a rien qui puisse nous effrayer. La moitié de ma maison a péri pour la défense de votre père, l'autre moitié saura périr pour votre salut.

CHARLES.

Non, je n'accepte point cette offrande sanglante. Quel est donc le sort qui me poursuit ? Le ciel ne donne les rois aux peuples que pour faire leur bonheur ; et

moi, il ne m'a fait naître que pour la ruine des miens! Ma vie est un sujet de discorde entre mes sujets. Je vois les uns prostituer leur conscience et leur honneur pour me la ravir; les autres, pour me la conserver, sacrifier un sang trop généreux. C'est le mien, le mien que les furies demandent. Délivrez-moi de cette vie maudite; je la déteste, je l'abhorre.

WINDHAM.

C'est pour cela qu'il est d'un grand courage de la supporter. Le ciel, en secondant mon projet, nous a marqué nos devoirs, à vous de vivre, à nous de mourir. Laissez-nous remplir cette glorieuse destinée. Si de mon échafaud j'apprends votre salut, je mourrai trop heureux.

CHARLES.

Et moi, vivrai-je heureux sur un trône où je ne serai monté qu'en vous immolant?

WINDHAM.

Qu'importe votre bonheur ou le mien? C'est celui de tout un peuple dont il faut occuper votre pensée. Egaré par la violence

lence de ses passions, mais toujours prêt, par son grand caractère, de revenir à la justice et à l'honneur, c'est à vous seul qu'il peut avoir recours pour l'y ramener. Il ira bientôt vous redemander à vous-même. Revenez alors, non en conquérant, mais en père. Mon sang ne vous criera point vengeance, il vous criera clémence, amour, et liberté.

CHARLES.

Ce peuple ingrat, qui me proscrivit, vaut-il à mes yeux un citoyen tel que vous? Sur l'espoir douteux de son retour, faut-il que je laisse périr de si nobles victimes? Non, Windham, je vous l'ai dit, je n'accepterai point une offrande de sang, quand je puis la racheter du mien. De quel droit prétendez-vous me forcer à la recevoir?

WINDHAM.

De quel droit, sire? Vous me faites oublier les devoirs d'un sujet pour prendre sur vous l'autorité de mon âge, et, s'il faut le dire, de mes services. Quand je vous ai ouvert ici un asyle, au risque

de ma fortune et de ma vie, l'honneur de vous sauver pouvoit être ma récompense; mais, quand je vous immole mon fils, de quel prix pouvez-vous me payer? Et vous voudriez à présent me ravir jusqu'au fruit de ce sacrifice, et me réduire au regret de me l'être imposé? Non, sire; vous êtes roi, mais j'étois père. C'est pour vous que je ne le suis plus. Rendez-moi donc dans votre personne un fils que j'avois élevé pour l'espérance de la patrie. Vous demandez mes droits! Vous m'en avez donné sur vous, que je veux exercer dans tout leur empire. Partez.

CHARLES.

Généreux, mais cruel Windham....

WINDHAM.

Je n'entends plus rien. Eloignez-vous, sauvez en vous la nation. Suivez nous, ma mère; et vous, Derby, aidez-moi à l'entraîner. (*Il se tourne vers ladi Marie.*) Pardonne, chère épouse, je vais goûter la dernière joie qui puisse me rester sur la terre, celle de servir mon pays,

et je reviens dans tes bras me livrer tout entier à notre douleur. (*Avec le secours de Derby, il entraîne le roi. Ladi Marie les suit. Elizabeth ramène ladi Sophie dans son appartement.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

WINDHAM.

QUELLE nuit affreuse je viens de passer ! Ah ! je n'en aurai point d'autres dans le peu de temps qu'il me reste à traîner la vie ! Tremblant pour mon roi, pour ma patrie, et pour mon fils, où sont les maux qui peuvent manquer à ma douleur ? Encore si j'étois seul à souffrir ! O chère épouse ! c'est ton désespoir qui m'accable plus que le mien ! Tantôt me serrant dans tes bras, tantôt m'en repoussant avec horreur, épuisée de larmes, étouffée de sanglots, passant tour-à-tour des convulsions les plus terribles à un calme effrayant, et

d'un silence morne à des cris douloureux, combien de fois mon cœur s'est déchiré dans cette longue nuit à l'aspect de tes tourmens ! Un sommeil trompeur vient d'appesantir enfin ses paupières, et me donne un moment pour gémir seul en liberté. O mon fils ! mon fils ! jamais un vice en toi n'avoit fait couler nos larmes paternelles : mais falloit-il ne montrer tant de vertus que pour combler l'excès de notre malheur ? (*Il verse un torrent de larmes, en cachant sa tête dans ses mains.*)

SCÈNE II.

WINDHAM, JACQUES.

JACQUES, *le regardant d'un air attendri, et n'osant l'interrompre.*

DEVOIS-JE m'attendre à le trouver dans cette désolation ? Quel prix il reçoit de ses vertus ! (*Il s'approche, et l'appelle en tremblant.*) Milord !

WINDHAM, *sortant tout-à-coup de sa rêverie, le reconnoît, et d'une voix empressée :*)

Ah! mon ami, que viens-tu m'annoncer? a-t-on un vaisseau pour le roi?

JACQUES.

Oui, milord. Le colonel Lane, à mon départ, en tenoit un tout prêt à mettre à la voile au premier instant de son arrivée.

WINDHAM, *avec un rayon de joie qui perce à travers ses larmes.*

Graces au ciel, je sens du moins une partie de mes peines adoucies.

JACQUES.

Je ne sais s'il faut encore vous livrer à la joie.

WINDHAM.

Que me dis-tu?

JACQUES.

En revenant ici, je n'ai trouvé qu'à trois milles du port la voiture de miladi.

WINDHAM.

Eh bien?

JACQUES.

Mais, en m'avançant sur la route, j'ai vu des soldats courant de tous côtés avec de nouveaux ordres de Cromwell.

WINDHAM.

Il est donc déjà détrompé sur sa victime. Dieu! s'ils alloient atteindre le roi!

JACQUES.

Je crains qu'ils n'aient poursuivi leur route vers le bord de la mer, et peut-être vers Shoreham.

WINDHAM.

Ainsi me voilà replongé dans de plus cruelles alarmes!

JACQUES.

Miladi m'a chargé de vous prévenir qu'elle vous dépêcheroit Thomas, ou qu'elle viendroit elle-même, aussitôt que le roi seroit embarqué.

WINDHAM.

Qu'ils viennent donc me tirer de cette affreuse incertitude! Va, laisse-moi,

je te prie, si tu n'as rien de plus à m'apprendre.

JACQUES.

Pardonnez, milord; mais je ne puis vous abandonner ainsi à vous-même. Je n'ai que trop de regrets de m'être éloigné de vous. Je ne vous aurois pas laissé sacrifier mon jeune maître. J'aurois rempli sa place; trop heureux de vous conserver un fils digne de tant d'amour. Je m'en revenois si content d'avoir rempli mon message! L'espoir de vous trouver satisfait des bonnes nouvelles que je vous rapportois me rendoit si joyeux! Ah! milord, que suis-je devenu, quand j'ai appris ce qui s'étoit passé en mon absence? Et maintenant que je vous vois souffrir, vous qui me traitez avec tant de douceur et de bonté, je ne sais comment je puis résister à ma douleur.

WINDHAM.

Par pitié, mon ami, n'aggrave point les maux que j'endure.

JACQUES, *lui baisant la main.*

Mon maître, mon digne maître !

WINDHAM.

Je te remercie de ton attachement ; mais ce témoignage que j'en reçois ne sert qu'à m'affliger davantage. Pourquoi me parler de moi-même ? J'ai besoin de n'être occupé tout entier que de mon fils. (*Jacques sort en levant les bras vers le ciel, et en regardant Windham avec tristesse.*)

SCÈNE III.

WINDHAM.

VOICI l'instant où ce fils si cher venoit tous les matins me demander ma bénédiction. Avec quel transport je le serrois contre mon cœur ! Au lieu de recevoir ces embrassemens du père le plus tendre, peut-être essuie-t-il main-

tenant les menaces du féroce Cromwell, entouré de bourreaux, le fer levé sur sa tête! Peut-être qu'il expire en ce moment sous leurs coups! O Dieu! ma patrie, mon fils, ma famille entière, tout perdre, et ne pouvoir mourir!

SCÈNE IV.

WINDHAM, ladi SOPHIE, ÉLIZABETH.

Ladi SOPHIE, *toute échevelée, s'avance d'un pas irrégulier, soutenue par Elizabeth. Elle crie d'une voix éteinte:*

WINDHAM!

WINDHAM *se retourne, et l'apperçoit.*

Ciel! quel trouble dans ses sens! quel égarement dans ses yeux!

Ladi SOPHIE, *l'œil hagard.*

Où suis-je? Est-il jour encore? Je n'ai pas vu Henri. Il n'est pas venu

m'embrasser. Ce cher fils ! il sait pourtant que ses caresses font le bonheur de ma vie ! (*Elle envisage Windham d'un regard fixe.*) Ah ! je le vois. (*Elle sourit.*) Il est dans les bras de son père. —Laisse-le donc aussi venir sur mon sein. (*Elle tend ses mains roidies.*) Il ne vient pas ! Il ne m'aime plus ! (*Elle se détourne ; et, ramenant bientôt sa vue vers Windham :*) Barbare ! un poignard dans tes mains ! Qu'a-t-il donc fait pour que tu l'égorges ? Ah ! je le défendrai contre toi. (*Elle veut s'élancer, Elizabeth l'arrête.*) On me charge de fers pour te priver de mes secours. (*Avec un mouvement d'horreur.*) D'où vient ce sang que je vois couler à grands flots ? Est-ce mon sang, ou celui de mon fils ? (*Elle retombe sur les bras d'Elizabeth, la tête penchée en arrière.*)

WINDHAM.

Il manquoit ce dernier coup à mon désespoir ! (*A Elizabeth.*) Je venois de la laisser si tranquille !

ÉLIZABETH.

Voilà dans quel état elle s'est trouvée à son réveil.

WINDHAM.

Que lui dirai-je ? Il ne me reste pas même d'espérance pour tromper sa douleur. (*En se penchant vers elle, et lui prenant les mains.*) Sophie ! ma chère Sophie !

Ladi SOPHIE, *d'une voix étouffée.*

Il n'est plus de Sophie. C'étoit la mère de Henri. Elle l'a perdu. (*Windham reste abîmé dans sa désolation. Moment de silence ; pendant lequel on n'entend que les sanglots d'Elizabeth.*)

SCENE

SCÈNE V.

Ladi SOPHIE, WINDHAM, ÉLIZABETH, JACQUES.

JACQUES, *entrant d'un air effaré.*

MILORD, toute la cour est pleine de soldats, et Cromwell lui-même s'avance.

Ladi SOPHIE, *se ranimant.*

Cromwell ! Qui est ce Cromwell ? N'est-ce pas un autre assassin de mon fils ? (*Elle s'évanouit.*)

WINDHAM, *après lui avoir donné les premiers secours.*

Elizabeth, entraînez votre mère. (*Elizabeth emmène ladi Sophie.*) Que le barbare ne repaisse pas sa vengeance de ce spectacle. Ciel ! donne-moi la force de vaincre ma douleur pour le confondre et l'accabler. (*Il se raffermit, et attend Cromwell.*)

SCÈNE VI.

CROMWELL, WINDHAM.

CROMWELL.

Milord, tu me vois entrer chez toi pénétré d'une sainte indignation. Que tu aies voulu me tromper en me livrant ton fils au lieu de Stuart, je ne m'offense point de cette injure : mais trahir la nation, et prétendre te jouer des volontés du ciel, comment te pardonnerois-je cet excès d'audace et d'impiété ?

WINDHAM.

Et tu n'en vois point à te donner, toi, Cromwell, pour le vengeur de leur querelle ?

CROMWELL.

Je sais que l'homme n'est rien aux regards de l'Être-suprême. Apprends aussi qu'il peut servir d'instrument entre ses mains pour signaler sa puissance.

WINDHAM.

Et c'est pour la faire mieux éclater, sans doute, qu'il est allé te choisir au sein de la bassesse et de la crapule, perdu de dettes et d'honneur, noirci de plus de crimes qu'il n'y eut jamais de mouvemens pervers dans l'ame du dernier scélérat.

CROMWELL.

Le ciel a vu mes foiblesses, mais il voyoit mon amour pour la patrie.

WINDHAM.

La patrie! Ce nom est dans ta bouche comme celui de la vertu dans les enfers.

CROMWELL.

La nation me traite avec plus de justice. Elle a senti que je venois de lui rendre sa grandeur.

WINDHAM.

Est-ce donc en dégradant ses esprits par le fanatisme et l'hypocrisie? en la livrant aux mépris de ses voisins par son acharnement furieux à se détruire elle-même, et à l'exécration de l'univers par le meurtre abominable de son roi? Tu

lui as rendu sa grandeur, lorsque tu la fais servir de jouet à ton ambition? Quand tu ne l'aurois réduite qu'à souffrir lâchement les indignités dont tu l'accables, ne l'aurois-tu pas assez avilie? Jusques à quand sera-t-elle la dupe de ton imposture? Que ne peut-elle te voir, non comme je te vois, car la profondeur de ta scélératesse me dérobe encore des abîmes de forfaits, mais tel que tu te verrois toi-même, si l'affreuse lueur du remords pouvoit pénétrer jusqu'à ton cœur ténébreux!

CROMWELL.

La servitude osa toujours ainsi calomnier les nobles efforts du courage. Il falloit, pour te plaire, laisser gémir un peuple généreux sous le joug de la tyrannie?

WINDHAM.

C'est te peindre assez l'horreur qu'elle m'inspire, que de ne pouvoir exprimer combien je t'abhorre. Oui, monstre, crois-tu m'avoir dérobé la marche per-

fide de ton ambition? Je ne suis point l'esclave des rois; j'ai détesté toutes leurs entreprises sur notre liberté. Quelles malédictions ne vous dois-je donc pas, à ton parlement et à toi, les deux plus cruels oppresseurs du peuple? Sous quel tyran couronné le peuple a-t-il répandu plus de larmes et de sang? Des mœurs féroces, des erreurs frénétiques, des proscriptions vengeresses, la licence, les déprédations et les massacres; voilà ce que tes fourbes républicains donnent pour liberté à une populace aveuglée, dans le même temps qu'ils l'écrasent de taxes accablantes, et qu'ils punissent ses murmures comme des rebellions. Ce chaos monstrueux est l'ouvrage de ta sombre politique. Je t'ai vu caché dans la secte des indépendans, incapable de la dominer par la vigueur de l'éloquence, l'entraîner par la fougue d'une imagination en délire; t'envelopper de voiles religieux, pour tromper l'ambition personnelle de tes rivaux; les pousser tous ensemble au plus haut degré d'usurpa-

tion du pouvoir arbitraire pour y parvenir sur leurs traces, et les en précipiter ensuite par la violence et l'audace de ton génie. Resté seul à cette hauteur, confondant à tes pieds les armes et les lois, tu tourmentes aujourd'hui la nation des tempêtes de l'anarchie, pour la faire tomber de fatigue sous ton despotisme. Viens me parler maintenant de grandeur et de liberté!

CROMWELL.

Homme charnel, c'est bien à toi de juger l'empire des saints, et de sonder les décrets impénétrables de la Providence!

WINDHAM.

Va porter ces mystiques déclamations à tes énergumènes soldats ; va jouer des extases, et répandre des larmes hypocrites dans ton parlement. Ils sont bien dignes d'être condamnés à la honte de les applaudir.

CROMWELL.

Je déplore l'aveuglement de ton cœur; il est trop profond pour que je puisse y

porter la lumière. Il n'est donné qu'au ciel de t'éclairer, si tu méritois cette grace. Rends-moi seulement Stuart, qu'il te demande par ma voix.

WINDHAM.

Puisqu'il t'a fait son organe, il t'aura révélé, sans doute, où tu dois trouver ta victime.

CROMWELL.

Il m'a révélé de la faire chercher dans ton château et dans toute la contrée.

WINDHAM.

Eh bien! que tardes-tu à suivre des inspirations si manifestes?

CROMWELL.

C'est à quoi mes soldats sont employés en ce moment, tandis que tu me crois occupé à répondre à tes vains discours.

WINDHAM.

Attends donc en silence l'effet de tes recherches.

CROMWELL.

Songe que ta vie en dépend.

WINDHAM.

Je t'ai livré celle de mon fils ; penses-tu que je tremble pour la mienne ?

CROMWELL.

Tu périras avec ton fils, et avec toi tu verras périr ta famille entière. Tu l'as entraînée dans ta rebellion, tu l'entraîneras dans ton supplice.

WINDHAM.

Nous brûlons tous d'y marcher, et de braver ta vengeance. La mienne est déjà satisfaite, en te forçant de m'estimer autant que je te méprise. Vois, Cromwell, quelle est la différence du crime à l'honneur. A force de violences et de fourberies, tu peux trouver un parlement assez vil pour te déférer le rang suprême; mais, revêtu d'un pouvoir auquel tu n'aspires que par l'attrait des forfaits qu'il doit te coûter, il te lassera bientôt, quand tu n'en trouveras plus de nouveaux à commettre. Il ne te restera que les terreurs d'une conscience intimidée par ta décrépitude précoce. Tes enfans te maudiront, avec l'héritage d'un trône criminel; et

moi je mourrai béni de ma famille, en la sacrifiant à la vertu.

CROMWELL.

J'ordonnerai que ton nom soit flétri comme celui d'un traître.

WINDHAM.

Il ne l'est pas, même en passant par ta bouche infâme; juge si rien peut le souiller. C'est de mon supplice qu'il doit tirer son plus grand éclat. Ce nom va s'attacher au tien pour le couvrir d'opprobre jusque dans la postérité la plus reculée. J'attends encore de ma mort un effet plus glorieux. De nombreuses alliances m'attachent aux premiers lords de ce comté: ils ne verront point couler dans l'inaction, sous le fer des bourreaux, le même sang qui remplit leurs veines. Il ne pourra jamais naître dans les trois royaumes un monstre pareil à toi; mais j'honore trop mon pays, pour croire qu'il ne lui reste plus de citoyens qui me surpassent en vertus. En voyant une famille entière périr avec enthousiasme pour son devoir, une généreuse émula-

tion saisira leurs grandes ames. La chûte de ma tête sera le signal qui va les rallier de tous côtés. Je les vois fondre déjà sur la tienne. Hâte-toi donc de consommer un meurtre qui me délivre de la vue de tes crimes, et qui doit armer tant de vengeurs pour les punir. Viens dresser toi-même mon échafaud. Je me fais gloire d'y devancer tes pas. (*Il veut sortir. Il apperçoit ladi Marie qui s'avance d'une marche précipitée.*

SCENE XII.

CROMWELL, ladi MARIE, WINDHHAM.

WINDHAM.

C'EST vous, ma mère ! Quels transports je vois éclater dans vos yeux ? Qu'allez-vous m'apprendre du roi ?

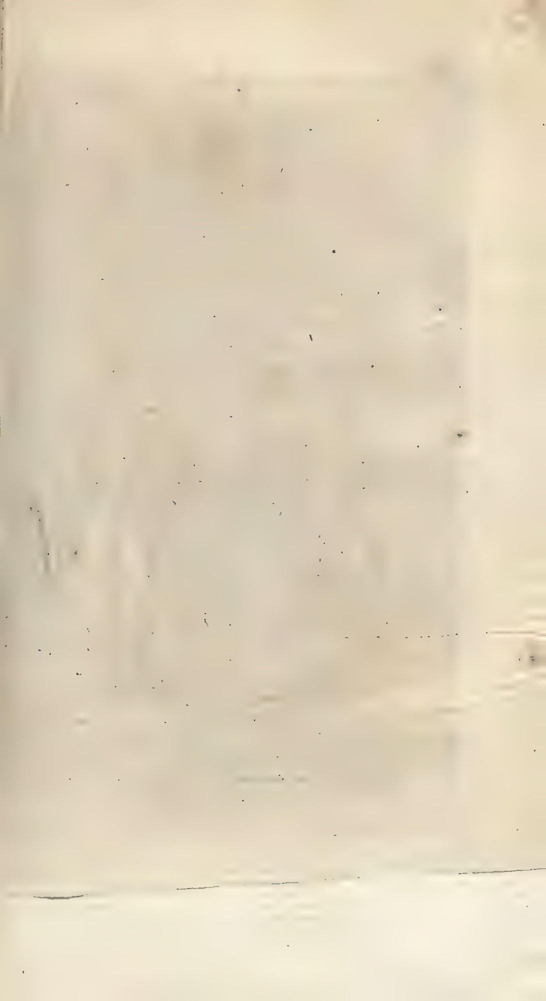
Ladi MARIE, *avec un cri de joie.*

Il est sauvé.

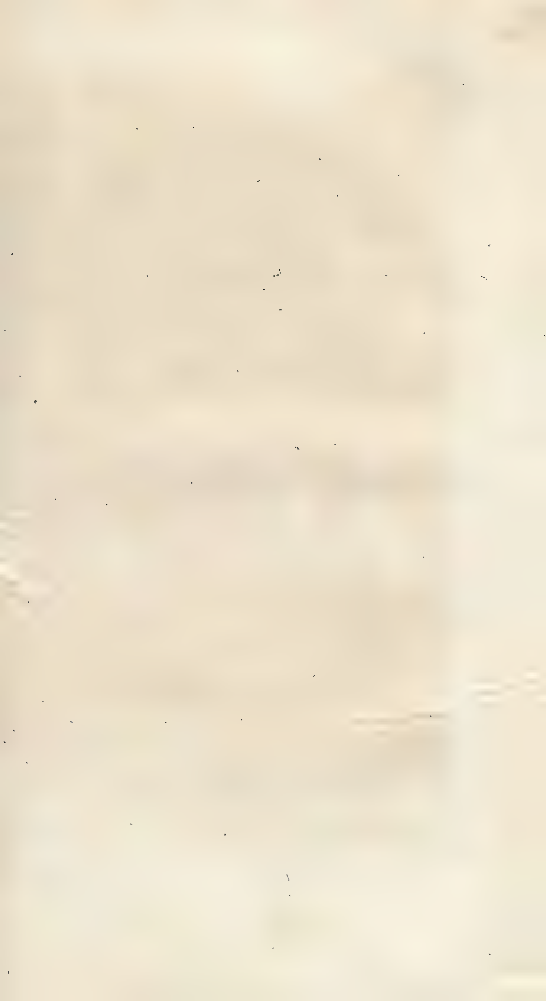




Eh bien ! Cromwel, te voila consterné !



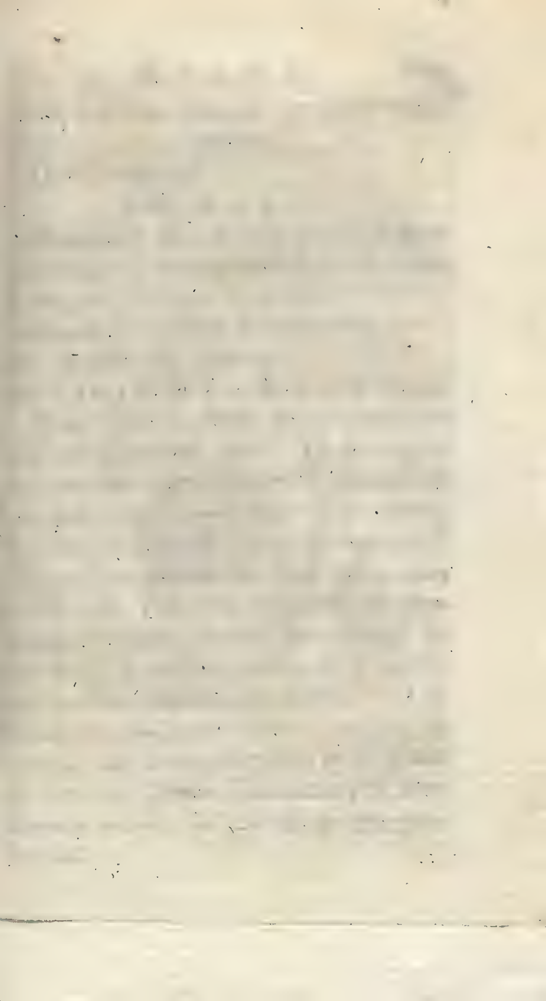






Juste ciel ; tu veux donc couronner à la fois tous mes vœux, tu sauve le Roi par mes soins . . . .

C. Monnet inv. del. Delignon sculp.





WINDHAM, *dans un excès de ravissement.*

Qu'entends-je ?

Ladi MARIE.

Oui, mon fils, je n'ai quitté le port que lorsque le vaisseau déroboit ses voiles à ma vue. Un vent favorable a toujours continué de souffler. Il l'aura déjà porté sur les côtes de France.

WINDHAM, *les bras levés vers le ciel.*

Juste ciel! tu veux donc couronner à la fois tous mes vœux. Tu sauves le roi par mes soins; tu rends ma vie et ma mort également utiles à la patrie. Eh bien! Cromwell, te voilà consterné! Où sont les espérances dont tes saintes révélations enfloient l'orgueil de ton armée? Charles devoit être chargé de tes fers? Tremble, scélérat! C'est lui qui va t'en préparer. De l'autre bord de l'Océan, son nom viendra ranimer le courage des bons citoyens, et te glacer de terreur. Quelle jouissance, à mon dernier soupir, de voir tes projets confondus!

CROMWELL, *avec un sourire amer.*

Windham, tu ne me connois point. Tu vas voir si je laisse dépendre ma fortune de l'opinion des hommes ou des événemens. (*Il marche vers la porte, et fait signe aux soldats de s'avancer.*)

SCÈNE VIII.

CROMWELL, ladi MARIE, WINDHAM, troupes de soldats.

(*On voit dans l'éloignement Henri, qui tend ses bras à Windham, et qui voudroit s'élancer vers lui; mais Luke, Pembel et Talgol le retiennent.*)

CROMWELL, *aux premiers soldats.*

ENTREZ, braves défenseurs de la bonne cause; venez vous réjouir avec moi. Vous voyez dens Windham le libérateur de la patrie.

LES SOLDATS, *étonnés.*

Windham !

CROMWELL.

Oui, mes amis. Le parlement avoit promis une récompense à ceux qui s'empresseroient de remettre Stuart entre ses mains. Le généreux Windham pouvoit la gagner ; il l'a dédaignée. Il m'avoit déjà vu renvoyer au-delà des mers le jeune frère du tyran (1); il a fait plus, il a chassé le tyran lui-même pour qu'il ne restât plus rien d'une famille maudite dans la terre des élus.

WINDHAM.

Qu'oses-tu dire, Cromwell?

CROMWELL, *l'interrompant.*

Va, ne crains point que je désapprouve ta sage politique. Tu voulois montrer aux derniers partisans du lâche Stuart

---

(1) Le duc de Glocester, le dernier des enfans de Charles premier, que Cromwel fit passer en Hollande après le supplice de son père.

combien il étoit indigne de leur attachement. Tremblant pour lui seul, il les abandonne au moindre péril, et les livre à notre juste vengeance. Enfans du ciel, bénissez le Seigneur! Un tyran exécuté par le glaive vengeur des lois, un autre renvoyé, sans retour, de cette île sacrée, assurent pour jamais l'empire des saints et le règne de la liberté.

WINDHAM.

Quoi, fourbe! c'est ainsi que tu as l'impudence d'interpréter mes actions?

CROMWELL.

Tais-toi, profane. Tu ne vois pas que le ciel gouverne ton cœur malgré toi-même. Il manifeste sa puissance et sa protection de la bonne cause, en te rendant l'instrument aveugle de ses décrets. Je suis juste; tu as fait le bien de l'état: vois ton fils, je te le rends. Qu'on le remette entre ses bras. (*On amène Henri; et, tandis que Windham se livre aux transports muets de sa joie, Cromwell, profitant de son silence, dit à ses sol-*

dats :) Venez, amis, allons rendre graces à l'Eternel. Le prix que le parlement avoit mis à la tête de Stuart va vous être remis, puisque l'Angleterre en est délivrée. Je vais solliciter encore pour vous de nouvelles largesses. Il faut que l'armée sainte partage la joie qu'éprouve le Seigneur lui-même dans ce jour de ses bénédictions. (*Il sort avec un air de triomphe, et les soldats le suivent.*)

SCÈNE IX.

Ladi MARIE, WINDHAM, HENRI.

(*Tandis que Henri se jette dans les bras de ladi Marie, Windham cherche Cromwell, et, ne le voyant plus, il s'écrie :*)

L'IMPOSTEUR! il m'échappe avant que j'aie pu le démasquer.

HENRI.

O mon père! ne nous occupons que de la joie de nous voir réunis, et le roi sauvé par nos soins.

Ladi MARIE.

Me pardonneras-tu le péril où j'exposois tes jours?

HENRI, *vivement.*

Vous pardonner! Ah! plutôt recevez les plus vifs transports de ma reconnoissance. Je vous dois d'avoir conservé l'honneur de notre nom, rempli le devoir le plus saint, et témoigné peut-être que je ne suis pas indigne de vous. Mais, ma mère, ma sœur, que je les voie: je ne puis résister à mon impatience.

WINDHAM.

Hélas! ta pauvre mère; elle a payé bien cher la gloire que tu viens d'acquérir. Une fièvre brûlante, allumée par son désespoir, a porté le trouble et l'égarement dans ses esprits.

HENRI.

Ciel! que m'annoncez-vous?

WINDHAM.

Rassure-toi; j'espère que ta présence lui rendra bientôt le calme en faisant rentrer la joie dans son cœur.

HENRI.

Laissez-moi donc voler auprès d'elle.

WINDHAM, *lui prenant les mains.*

Non, demeure : il faut ménager sa foiblesse; et je vais la disposer à te recevoir. Mais que vois-je? Dieu! c'est elle-même.

SCÈNE X.

Ladi MARIE, WINDHAM, HENRI, ladi SOPHIE, ÉLIZABETH.

Ladi SOPHIE, *se débattant avec force, et s'arrachant des bras d'Elizabeth.*

C'EST en vain que vous voulez me retenir. Il faut que je voie ce Cromwell, il faut qu'il me rende mon fils.

HENRI, *courant à sa rencontre.*

Le voici! le voici lui-même, ce fils que vous cherchez!

Ladi SOPHIE, *l'arrêtant les bras tendus, et le considérant d'un regard étonné.*

Qui que tu sois, qui me représentes mon cher Henri, je t'en conjure, reste toujours ainsi devant mes yeux.

HENRI, *s'élançant à son cou.*

Non, je veux que vous me sentiez sur votre sein. C'est moi, c'est moi que vous tenez dans vos bras.

Ladi SOPHIE, *avec attendrissement.*

Oui, voilà ses traits, ses regards; c'est ainsi qu'il m'embrassoit, ce cher fils! Cependant je n'ose le croire! ma tête en désordre est si remplie de fantômes trompeurs!

HENRI.

Non; vous n'êtes point abusée. Serai-je encore long-temps étranger à vos yeux? O ma mère! ma mère!

Ladi SOPHIE, *avec l'émotion la plus vive.*

Ah! je te reconnois à ce doux nom que tu me donnes. Pourquoi ne l'as-tu pas plus tôt prononcé?

HENRI.

Eh bien! je vous le répéterai mille et mille fois. Ma mère, ma tendre mère! vous me voyez rendu pour toujours à votre amour.

Ladi SOPHIE.

Est-il bien vrai? quel baume se répand tout-à-coup dans mes veines! O mon fils! que j'ai souffert pour toi!

HENRI.

Toutes vos souffrances étoient dans mon cœur. Mais ne rappelons tant de maux que pour mieux sentir notre félicité. (*Il court vers Elizabeth, et l'embrasse.*) Ma sœur, je t'ai bien affligée! Que je craignois de ne plus te revoir!

ÉLIZABETH, *avec des soupirs.*

Ce n'est pas aujourd'hui que je pourrai t'exprimer ma joie. J'en suis trop accablée.

WINDHAM.

Ma chère Sophie! je puis donc enfin m'offrir sans crainte à tes regards. Henri s'est couvert de gloire; et, sans perdre notre enfant, j'ai sauvé notre roi.

Ladi SOPHIE.

Puisque c'est ainsi, je te pardonne. Mon fils et toi, vous m'en devenez plus chers que jamais.

SCENE XI.

Ladi MARIE, WINDHAM, ladi SOPHIE, ELIZABETH, HENRI, POPE, JACQUES, THOMAS.

(*On voit entrer Pope, que Jacques et Thomas conduisent en triomphe; Henri l'apperçoit, court le prendre par la main, et l'amène devant Windham.*)

HENRI.

Mon frère! que je vous présente le généreux compagnon de mon sacrifice.

(*Pope veut se jeter aux pieds de Windham. Windham lui ouvrant les bras.*)

Non, Pope; embrasse-moi. Tu voulois mourir avec mon fils; tu ne peux vivre désormais que son égal dans mon cœur. (*A Jacques et à Thomas.*) Et vous, mes amis, qui nous avez montré tant de zèle et de fidélité! restez toujours avec nous. Ne formons tous ensemble qu'une famille de frères et de bons citoyens. Vivons pour nous aimer, et réunissons nos vœux pour la liberté de la patrie, en attendant l'occasion de verser, s'il le faut, tout notre sang pour la rétablir.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

POST-SCRIPTUM.

DANS les trois premiers actes de ce drame, j'avois assez exactement suivi la pièce allemande, à l'exception du dialogue, trop étranger à notre goût et à nos mœurs; mais à ce point j'ai cru devoir abandonner la marche de M. Stéphanie, et me tracer un plan nouveau, pour mieux soutenir l'intérêt que Charles avoit d'abord inspiré, et faire éclater le caractère de Cromwell, par un grand trait de dissimulation et et d'hypocrisie, qui, devenu nécessaire à sa politique, servît en même temps à produire le dénouement le plus heureux pour l'ame de mes lecteurs.

L'intrigue de cette pièce ayant exigé quelques altérations dans les noms des personnages, la situation des lieux et l'ordre des dates et des événemens, de peur d'induire la jeunesse en erreur sur

les circonstances d'un fait aussi mémorable, il m'a semblé nécessaire de faire suivre le récit de la fuite de Charles second, tel que l'histoire nous l'a tranmis dans ces véritables détails.

---

(1) AVENTURES
DE CHARLES SECOND
DANS SA FUITE.

APRÈS la journée de Worcester, le roi s'étoit éloigné du champ de bataille, suivi de cinquante cavaliers. Il garda son escorte dans une course de vingt-six milles, pour se défendre, soit des insultes des paysans, soit contre les détachemens que Cromwell avoit envoyés à sa poursuite. Il crut alors devoir s'en séparer, et il ne garda près de sa personne que Wilmot et le comte de Derby, avec lesquels il se rendit à Witlad, ancien monastère abandonné, dont le fermier avoit autrefois donné un asyle au

(1) Extrait de l'histoire de la maison de Stuart, de Hume, et des révolutions d'Angleterre, du P. d'Orléans.

comte, après une déroute de sa petite armée. Ce fermier, dont le nom mérite d'être conservé, s'appeloit Penderel. Il avoit quatre frères, gens d'honneur comme lui, qui tenoient une autre petite ferme à Boscabel, dans son voisinage. On les envoya chercher, et ce fut entre leurs mains que le roi remit le soin de sa destinée. Ils lui coupèrent les cheveux, lui noircirent le visage, et le menèrent, sous un vieux habit de bûcheron, fendre du bois dans la forêt. On le fit coucher dans une petite chapelle, où il n'eut qu'un lit de paille et un mauvais oreiller. Une femme, qu'on fut obligé de mettre dans le secret, vint lui apporter du laitage, du beurre, et des œufs. Le roi fut surpris de la voir; et, ne sachant pas si les Penderel lui avoient fait une confidence entière, il lui demanda, pour s'en éclaircir, comment elle pourroit se résoudre à être fidèle à un homme qui avoit été du parti du roi : la femme, sans s'expliquer davantage, répondit qu'elle seroit fidèle au

roi jusqu'à la mort. Elle dit ces paroles d'un cœur si pénétré, que Charles cessa de la craindre, et fit de ce qu'elle lui avoit apporté un repas champêtre, que le besoin lui rendit peut-être le plus délicieux qu'il eût fait de sa vie.

Charles étoit à peine sorti de Witlad, que des soldats envoyés par Cromwell y étoient descendus, et avoient visité tout le monastère. Heureusement une pluie abondante les empêcha de s'écarter pour parcourir les environs; et rien ne troubla le peu de repos qu'une extrême lassitude et de violens chagrins permirent au roi de prendre dans la triste demeure où il se voyoit enfermé.

Informé de cette alarme, le lendemain à son réveil il résolut aussitôt de passer dans le pays de Galles. Il se promettoit d'y trouver plus de sûreté, jusqu'à ce qu'il pût se rendre à Londres, où il avoit envoyé Wilmot pour l'attendre. Il partit dans la nuit avec un des Penderel pour lui servir de guide. Comme ils passoient près d'un moulin,

le meunier, entendant ouvrir une barrière qui fermoit le pont sur lequel on traversoit le ruisseau, sortit brusquement, et leur demanda, d'une voix menaçante, où ils alloient à une heure si indue. Ils continuoient de vouloir ouvrir la barrière sans répondre; le meunier courut vers eux, et leur cria d'arrêter. A ces mots Penderel abandonna le pont, et passa tout au milieu de l'eau. Le roi ne balança pas à le suivre, guidé, sans le voir, par le bruit de sa marche. Par bonheur les ténèbres et la corpulence du meunier l'empêchèrent de les atteindre.

Ils arrivèrent tout mouillés chez un paysan, nommé Wolph, de la connoissance des Penderel. Wolph, après avoir caché le roi de son mieux, alla lui-même sur le bord de la rivière pour préparer son passage; mais il trouva tout le rivage tellement couvert de soldats, qu'il crut devoir détourner son hôte d'une entreprise si dangereuse. Charles fut obligé de s'en retourner à Boscabel, et de là dans la chapelle, où il se tint renfermé

pendant que les Penderel battoient le pays, pour découvrir s'il ne paroissoit point de troupes parlementaires aux environs. L'un d'eux, en faisant sa ronde, trouva un homme dont la vue surprit agréablement le roi. C'étoit Carlis, l'un de ces braves guerriers qui, pour donner le temps à ce prince de s'éloigner de Worcester, avoient arrêté quelque temps tous les efforts de l'ennemi aux portes de la ville. Carlis étoit né dans le pays, et connoissoit les Penderel, qui l'emmenèrent chez eux. Le roi, s'étant foulé le pied, vint pendant la nuit dans la ferme pour se faire panser. Carlis le reconnut, et ne voulut plus se séparer de lui. Il le ramena dans la forêt avant le jour, et le fit monter sur un gros arbre, où ils restèrent cachés dans l'épaisseur du feuillage pendant près de vingt-quatre heures. Ils virent passer sous leurs pieds plusieurs soldats, dont la plupart s'entretenoient tout haut de l'extrême envie qu'ils avoient de saisir le roi. Cet arbre reçut le nom de *chêne royal*, et fut toujours regardé

par les habitans du pays avec une extrême vénération (1).

Cependant un bruit secret s'étoit répandu que Charles erroit dans la contrée. L'un des Penderel ayant traversé le village voisin, il y trouva des gens de guerre occupés à recueillir tous les renseignemens qu'ils seroient en état de se procurer à ce sujet. L'officier l'accabla lui-même de questions sur le compte du roi, et lui promit une forte récompense s'il pouvoit donner quelques indices de sa retraite. Penderel ne démentit point sa fidélité ; mais son récit fit prendre au roi la résolution de chercher un autre asyle.

Le guide qu'il avoit donné à Wilmot pour le conduire à Londres lui avoit rapporté, à son retour, que ce seigneur, désespérant d'y parvenir à travers la

---

(1) J'ai vu moi-même, en 1783, à Londres, tous les gens du peuple porter à leurs chapeaux des branches de chêne, le jour où l'on célèbre la mémoire de cet événement.

foule de soldats dont tous les chemins étoient remplis, s'étoit arrêté sur la route chez un gentilhomme du parti royal, nommé Witgrave, où il étoit en sûreté. Charles forma le projet de s'y faire conduire: et il eut le bonheur d'y arriver, malgré mille périls qu'il eut à courir.

Charles, en se livrant à la joie de retrouver Wilmot, n'avoit pas encore eu le temps de délibérer avec lui sur la route et le parti qu'ils devoient prendre, lorsqu'une compagnie de soldats parut devant la maison de Witgrave, avec l'intention de la visiter. La résistance étoit hors de saison. Witgrave fit cacher ses hôtes, et ouvrit en même temps ses portes d'un air si libre et si serein, qu'il fit perdre aux soldats l'envie de faire une plus exacte recherche. On apprit bientôt qu'il s'en étoit fait une nouvelle dans le monastère de Witlad, et que le chef de la troupe avoit porté plusieurs fois le pistolet sur la gorge de celui des Penderel qui habitoit cette maison,

pour l'obliger à lui déclarer où le roi s'étoit retiré.

Le péril augmentant de jour en jour, Charles quitta le dessein de rester plus long-temps en Angleterre, et résolut de s'approcher le plus près qu'il pourroit de la mer, pour être plus à portée de s'embarquer à la première commodité. On engagea dans la partie le colonel Lane, zélé royaliste, établi à Bentley, qui n'étoit éloigné que de quelques milles. Le roi s'étoit fait tant de mal aux pieds, en marchant avec des bottes pesantes ou de gros souliers qui n'avoient pas été faits pour lui, qu'il fut obligé de monter à cheval. Il se rendit à Bentley, accompagné de Wilmot et des quatre Penderel, qui lui avoient été si fidèles. Lane proposa un moyen de le faire passer à Bristol, où l'on pouvoit espérer de trouver quelque vaisseau dans lequel il ne tarderoit pas à s'éloigner. Cet officier avoit à trois milles de Bristol une parente, nommée mistriss Northon, qui étoit alors dans une grossesse

fort avancée. Il obtint un passe-port, précaution sans laquelle on ne voyageoit point dans ces temps de troubles, pour sa sœur et pour un domestique, sous prétexte de visiter leur parente aux environs de Bristol. Le roi partit à cheval, et marcha devant la chaise de miss Lane, dont il passa pour le domestique. Wilmot menant des chiens en lesse, et portant un faucon sur le poing, se donna pour un chasseur de leurs amis qui les avoit rencontrés.

Durant ce voyage qui ne fut que de trois jours, le roi eut diverses aventures, dont la plupart étoient bien capables de lui causer de grandes frayeurs. Il n'avoit encore fait que six milles, lorsque son cheval s'étant déferré, il alla lui-même au premier village pour lui faire remettre un fer, ne voulant pas démentir le personnage qu'il avoit à représenter. Comme il tenoit le pied du cheval, le maréchal lui demanda des nouvelles du temps, et si le roi n'étoit pas pris. Charles répondit, sans altération, qu'il

n'en avoit pas ouï parler, et que ce prince étoit sans doute retourné en Ecosse. Je ne le crois pas, repartit le maréchal. J'imaginerois plutôt qu'il est caché en Angleterre. Quelque part qu'il soit, je voudrois le savoir. Le parlement a fait publier qu'on donneroit mille livres sterling à celui qui le découvriroit.

Cet entretien pénible ayant pris fin avec l'opération, la troupe se remit en marche et continua son chemin jusque proche d'Evesham, où, sur le point de passer une rivière à gué, l'on apperçut tout-à-coup des chevaux sellés de l'autre côté de l'eau. Charles étoit d'avis de passer tout droit; mais sa suite, moins intrépide, le fit enfin consentir à prendre un détour. On se trouvoit encore à la vue des soldats qu'on avoit cru éviter. Mais le prince montra une contenance si hardie, et son équipage parut si naturellement celui d'une famille de campagne qui faisoit une visite dans le voisinage, que les soldats, occupés en

ce moment à le chercher, n'en conçurent pas la moindre défiance.

En arrivant chez mistriss Norton, miss Lane lui dit qu'elle avoit amené, pour la servir, un pauvre jeune homme, fils d'un paysan de son voisinage, que la fièvre avoit saisi en route, et demanda pour lui une chambre séparée. Charles s'y retira, et n'en sortit point. Mais un valet de la maison, nommé Pope, le reconnut; et, s'étant jeté à ses pieds : C'est vous, sire, lui dit-il; je vous ai vu dans votre plus tendre jeunesse, et je n'ai pas été long-temps à me remettre vos traits. Si je puis vous servir, éprouvez mon zèle, et comptez sur ma fidélité. Charles fut surpris et embarrassé de cette nouvelle aventure. Il voyoit un péril égal à se confier à un inconnu, et à marquer de la défiance à un homme qui pouvoit s'éclaircir. Dans une telle perplexité, l'air sincère de la personne qui lui parloit le décida à s'ouvrir. L'événement fit voir qu'il en avoit bien jugé. Pope rendit de

grands services au roi, et ne fut pas un de ceux qui contribua le moins à son salut, en lui indiquant pour retraite le château du colonel Windham, où ce prince passa dix-neuf jours, en attendant qu'on lui eût trouvé une occasion pour s'embarquer.

Ce n'étoit pas une chose aisée dans les précautions qu'on prenoit pour ne point recevoir de gens inconnus. Il étoit même dangereux de se présenter, les maîtres des vaisseaux et des barques soupçonnant tous ceux qu'ils ne connoissoient pas d'être le roi, et craignant les peines prononcées contre ceux qui refuseroient de le découvrir. Il courut un bruit de sa mort, qui auroit assuré sa vie, s'il eût duré un peu plus long-temps. Il l'apprit par le son des cloches, et par les réjouissances publiques qu'on en fit dans les bourgades voisines; mais ce bruit se dissipa trop vîte, et ne diminua point les difficultés qu'il trouvoit à son embarquement, malgré tous les soins que

Windham se donnoit pour lui en procurer un favorable.

Un marchand, nommé Esden, venoit de faire passer la mer au lord Barclay, qui fuyoit la persécution des parlementaires. Windham, qui connoissoit le marchand, courut le trouver à Lyme, où il faisoit son séjour, et le conjura de rendre le même service à un seigneur de ses amis, qui ne menoit avec lui, de tout son train, qu'un valet. Esden le conduisit au village de Carmouth, pour lui faire prendre des arrangemens avec un maître de barque. Il fut convenu que celui-ci viendroit le surlendemain prendre ses passagers dans un endroit écarté. Le roi fut exact à l'heure du rendez-vous; mais la barque ne parut point. On apprit que la veille il y avoit eu une foire à Lyme, où l'on avoit publié l'ordonnance du parlement contre ceux qui cacheroient le roi. La femme du patron, instruite par son mari qu'il devoit passer en France des gens qu'il ne lui nommoit

nommoit pas, s'y étoit fortement opposée; et, pour l'en mieux empêcher, elle l'avoit enfermé sous clé, lorsqu'il prenoit dans sa chambre quelques hardes nécessaires au voyage.

La crainte que cet incident ne devînt public, obligea Charles de quitter la maison de Windham, sans trop savoir où porter ses pas. Il marcha du côté de Dorcester, toujours accompagné de Wilmot; Windham, avec un de ses valets, leur servant de guides. Un fer qui vint à manquer en chemin au cheval de Wilmot pensa faire découvrir le roi. On avoit envoyé ferrer le cheval dans un bourg où ils s'étoient arrêtés à l'entrée de la nuit. Le maréchal demanda au valet d'écurie d'où venoient ces voyageurs. Le valet ayant répondu qu'ils s'étoient annoncés comme venant d'Exeter : Ils vous trompent, repartit le maréchal d'un air mystérieux; les derniers fers qu'on a mis au cheval ont été forgés du côté de l'Ecosse. Ce commencement d'entretien ayant fait faire réflexion

au valet que les quatre cavaliers n'avoient pas voulu qu'on ôtât la selle à leurs chevaux, et qu'eux-mêmes ne s'étoient pas couchés, il en conclut d'abord qu'apparemment c'étoient des gens de qualité de l'armée du roi défaite à Worcester, et ensuite que ce pourroit bien être le roi lui-même. Sur cette conjecture il alla trouver le ministre du bourg, parlementaire fort zélé, et lui fit part de ses soupçons. Le ministre étoit occupé en ce moment à faire des prières qu'il ne voulut pas interrompre. Mais le bruit de cette aventure, que le maréchal raconta de son côté, s'étant répandu, le ministre prit feu, et avertit le juge-de-paix. Là-dessus on court aux armes, on fait des recherches, et l'on détache une compagnie sur la route que venoient de prendre les cavaliers. Le roi ne pouvoit leur échapper, si, au lieu de prendre le grand chemin, il ne s'en fût détourné brusquement pour se rendre par des routes de traverse à Salisbury.

On ne peut assez admirer comment

il ne fut pas reconnu dans le reste de sa course. Tout le pays étoit plein de troupes en marche ; à chaque instant il s'en trouvoit environné ; il n'entroit pas dans une hôtellerie qu'il n'y vît arriver des soldats, des officiers, des compagnies entières. Prêt à mettre le pied dans un vaisseau qu'on lui avoit trouvé à Southampton, il survint un bataillon de soldats destinés pour Jersey, qui s'en empara sous ses yeux. Enfin un ami de Wilmot vint à bout de lui fréter une petite barque à Shoreham, assez près de Porsmouth, dans le comté de Sussex, par l'entremise de Mansell, riche négociant du pays. On se rendit le soir dans un lieu voisin du port, et Charles servit à table Wilmot, qui avoit retenu à souper Mansell et Tetershall, le patron de la barque. Le souper fini, on se disposoit à l'embarquement, et le roi croyoit n'avoir plus de risques à courir que ceux de la traversée, lorsque le patron, s'adressant à Mansell, dans un moment où il se trouvoit seul avec lui :

Vous m'avez trompé, lui dit-il, et vous vous êtes joué à me perdre. J'ai reconnu le roi dans ce valet déguisé. Mansell, qui paroissoit l'ignorer lui-même, employa tous ses efforts pour le faire revenir de cette idée. Wilmot les entendit; et, s'approchant du patron, il lui donna tant d'argent et de promesses qu'il surmonta sa résistance. Tetershall courut aussitôt chez lui, et demanda d'un air empressé des hardes et des provisions à sa femme. Vous avez grande hâte, lui dit-elle, pourquoi ne pas attendre à demain? et, comme il la pressa encore plus: Allez, ajouta-t-elle, je vois bien que c'est pour le roi. Dieu vous conduise, et lui aussi. L'entreprise est dangereuse; mais, pourvu que vous le sauviez, je consens à mendier toute ma vie mon pain et celui de mes enfans. Animé par ces mots, Tetershall alla donner les ordres nécessaires pour que sa barque fût en état de mettre à la voile le lendemain vers les cinq heures du matin. Elle vint prendre le roi à l'endroit convenu; les

adieux du prince à ses fidèles amis furent fort tendres. Mansell, s'approchant de lui le dernier, lui prit la main; et, la baisant avec ardeur : J'ai bien voulu, sire, lui dit-il, que votre majesté me trompât; je prie Dieu qu'elle arrive à bon port, et qu'elle revienne bientôt en paix dans ses royaumes. Charles lui répondit en souriant qu'il se souviendroit alors d'un service rendu de si bonne grace. La barque s'éloigna bientôt du rivage, et vogua pendant tout le jour d'un cours si heureux, qu'elle arriva la nuit à Fécamp, d'où le roi se rendit à Paris le 30 octobre 1651.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE GÉNÉRALE

DE

L'AMI DES ADOLESCENS.

Nota. DEUX motifs ont déterminé l'éditeur à ne pas accompagner chacun des volumes de *l'Ami des adolescens* de tables semblables à celles qui suivent ceux de *l'Ami des enfans*. L'un, c'est qu'à l'exception des petites pièces que renferme le premier volume, tous les autres n'offrent que des drames, dont la moralité est plus d'une fois énoncée dans chacun de leur contenu. Le second motif, c'est qu'en n'exprimant pas ces moralités d'une manière expresse, on force ceux auxquels sont destinées les pièces qui les recèlent d'en faire eux-mêmes le résultat et l'application. C'est dans l'âge intermédiaire de l'enfance à la jeunesse que les idées se développent et se classent; et ce seroit les co-ordonner à un

plan machinal que de les enfermer dans un cercle d'expressions données. Abandonnons à la méditation des jeunes gens ces maximes générales, que l'enfance a dû regarder comme des théories, mais dont la première étude du monde va leur faire considérer la pratique comme indispensablement usuelle. Voilà les préceptes les plus salutaires et la leçon la plus efficace.

TOME PREMIER.

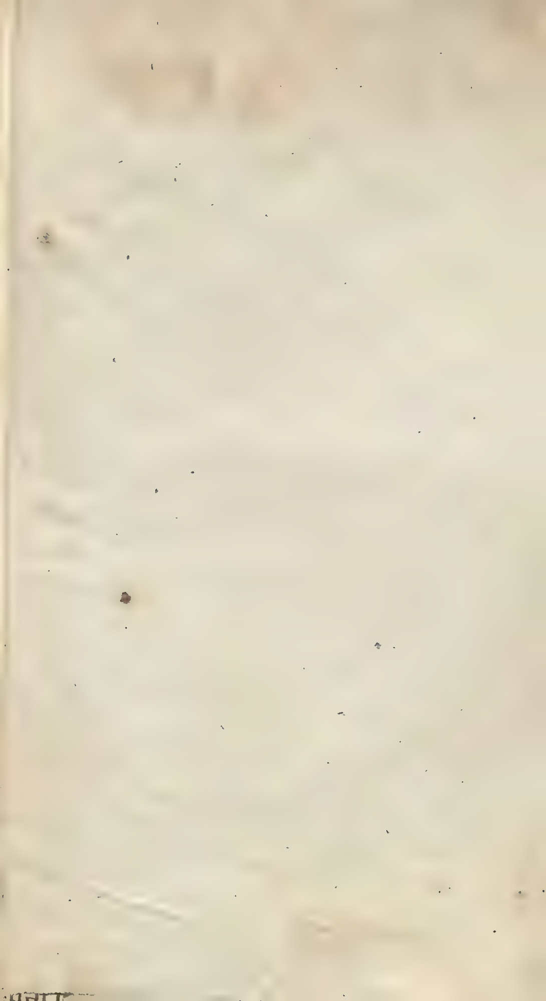
TOME DEUXIÈME.

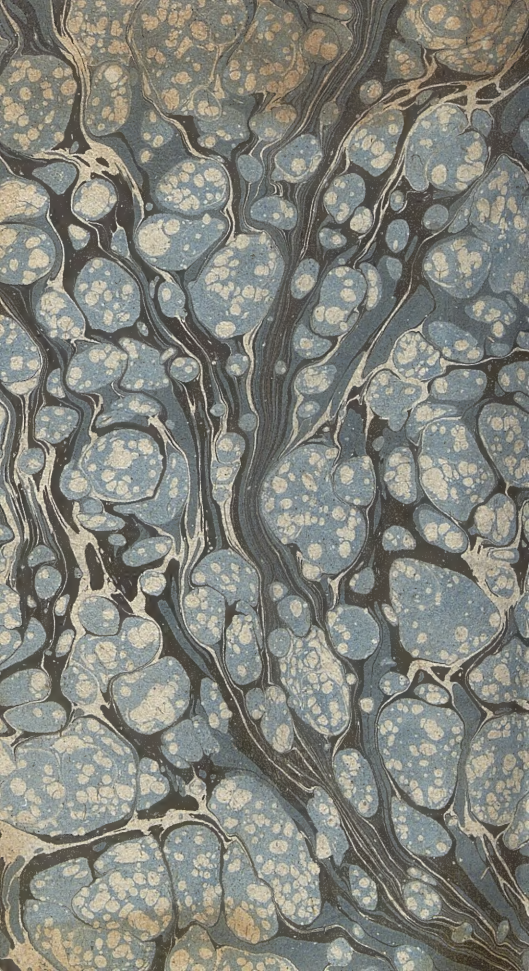
TOME TROISIÈME.

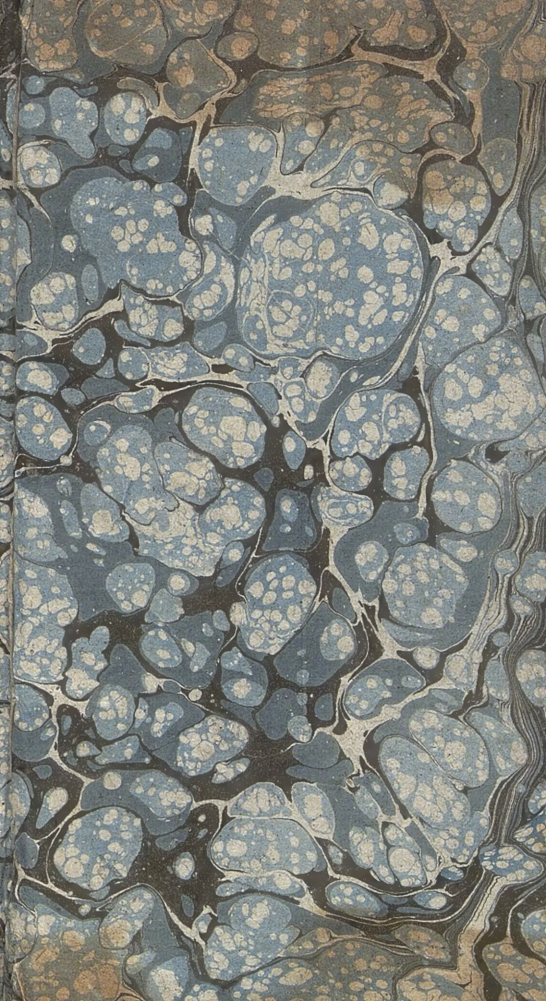
TOME QUATRIÈME.

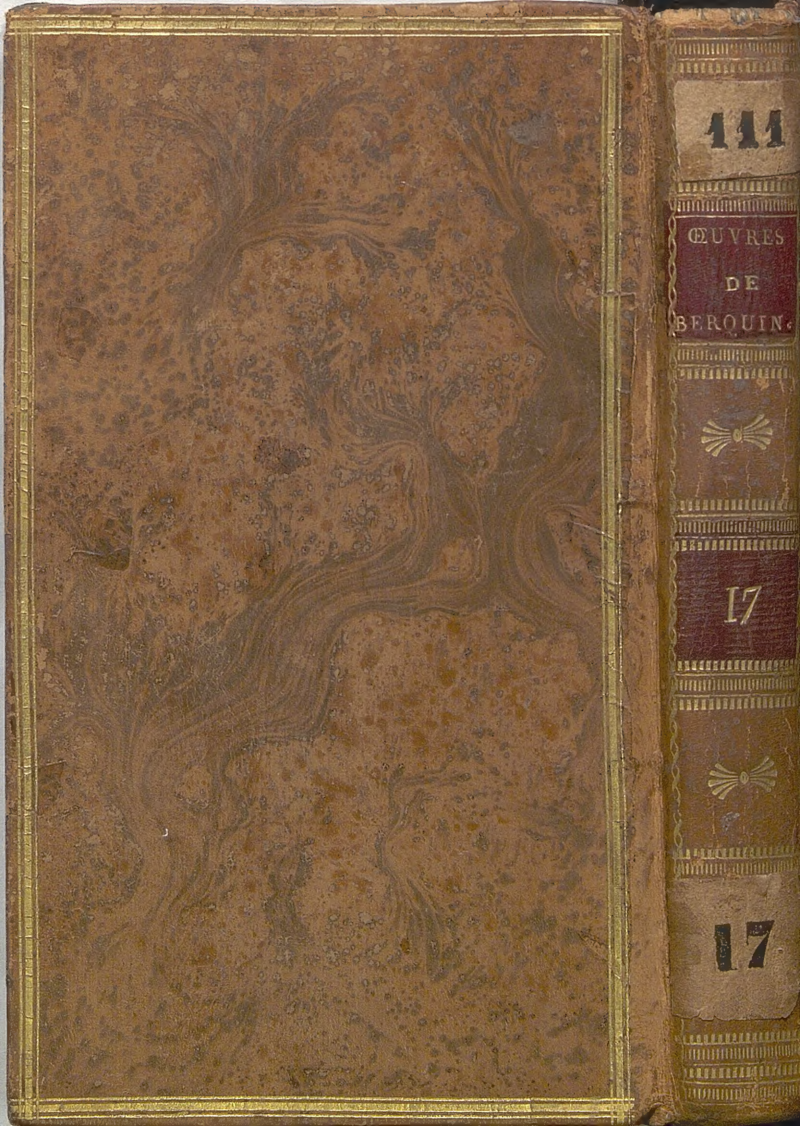
TOME CINQUIÈME.

FIN DE LA TABLE.








111
ŒUVRES
DE
BERQUIN.
17
17



colorchecker CLASSIC
calibrite
mm